

## **Le rejet du symbolisme dans l'œuvre romanesque d'André Gide: une négation des normes esthétiques de ses contemporains.**

Dans la problématique de la subversion littéraire dans l'œuvre d'André Gide, la déconstruction du Symbolisme au profit d'une littérature axée sur la vie, tient une place importante. Cette subversion esthétique se vérifie dans quatre de ses œuvres qui paraissent exemplaires. Ce sont: *Paludes*, *Les Nourritures terrestres*, *Les Caves du Vatican* et *La Porte étroite*.

Dans l'œuvre d'André Gide, le désir d'exprimer son immoralisme se traduit par la négation du symbolisme. La plupart des premiers livres qui révèlent cette rupture esthétique qu'il propose sont rejetés par le public qui voit en lui un immoraliste. Ses contemporains face à cet anticonformisme esthétique rejettent ses livres qu'ils condamnent. Plus tard, André Gide déclare que c'est ce qui explique l'insuccès que l'on constate à cette époque de ses œuvres:

Je n'ai guère connu, tout au long de ma " carrière", que des fours; et même je peux dire que la noirceur du four a été en proportion de l'importance de l'œuvre et de son originalité, de sorte que c'est à *Paludes*, aux *Nourritures terrestres* et aux *Caves* que je dus les pires<sup>316</sup>.

Ce passage montre que le public, de prime abord rejette les livres d'André Gide pour deux raisons majeures. La première est que, *Paludes*, *Les Nourritures terrestres* et *Les Caves du Vatican* rompent avec la tradition symboliste et proposent une nouvelle esthétique romanesque<sup>317</sup>. En somme, André Gide propose un récit délibérément décousu et oppose intrigues et sujets. La seconde raison s'appuie sur le fait que *Les Nourritures terrestres* et *Les Caves du Vatican* rejettent les valeurs morales admises communément. Dans le premier récit, dit *sotie*, André Gide porte une critique acerbe sur la religion en indiquant que c'est une bande d'escrocs, avec à sa tête Protos qui s'évertue à répandre la rumeur selon laquelle le pape serait séquestré dans les Caves du Vatican.

---

<sup>316</sup> Pierre BOISDEFFRE, *Vie d'André Gide*, Paris, Hachette, 1970, pp.240-241.

<sup>317</sup> En fait, au début de sa carrière littéraire, André Gide appartenait à un groupe réuni autour du grand poète Mallarmé. Les réunions se tenaient chaque mardi soir à la rue de Rome. Lieu, où Gide entre en contact avec des auteurs comme Claudel, Proust et Valéry. Cette influence symboliste se perçoit dans ses premières œuvres telles que *Les cahiers d'André Walter*, *Le Traité du Narcisse*, *La tentative amoureuse* et *Le voyage d'Urien*. Ces premiers ouvrages placent le moi profond au cœur de l'œuvre. Or, avec les nouvelles œuvres de ruptures, Gide rompt avec "le moi profond" au profit d'un "moi pluriel". Son but est de montrer qu'il n'existe pas une seule vérité mais plusieurs points de vue et donc plusieurs vérités. En d'autres mots, il n'y a pas de valeur morale absolue.

À travers ces différentes œuvres, André Gide affirme sa détermination à « sortir du XIX<sup>ème</sup> siècle littéraire »<sup>318</sup>. Pour lui, il faut se séparer de toute conception de l'art qui s'inscrit en dehors de la vie. C'est la raison pour laquelle, dans son œuvre autobiographique, il affirme:

Il semblait qu'en ce temps-là nous fussions soumis, plus ou moins consciemment, à quelque indistinct mot d'ordre, plutôt qu'aucun de nous écoutât sa propre pensée. Le mouvement se dessinait en réaction contre le réalisme, avec un remous contre le parnasse également. [...] et l'erreur n'était pas de chercher à dégager quelque beauté et quelque vérité d'ordre général de l'inextricable fouillis que présentait alors le « réalisme »; mais bien, par parti pris, de tourner le dos à la réalité. Je fus sauvé par gourmandise...<sup>319</sup>

Dans la justification qu'il donne, à cette époque où il était encore sous le contrôle du symbolisme, il refusait d'écouter ses propres pensées et d'exprimer la réalité. En effet, l'expression « je fus sauvé par gourmandise » montre qu'il a fini par se détacher de cette esthétique qui refuse l'expression de l'art pour l'art et le réalisme.

En réalité, à cette époque, l'art était pour lui une manifestation platonique et abstraite des idées et des Formes. C'est ce qu'il semble prouver dans son œuvre: *Le Traité du Narcisse*: « Les vérités demeurent derrière les Formes- Symboles. Tout phénomène est le Symbole d'une Vérité. Son seul devoir est qu'il la manifeste. Son seul péché: qu'il se préfère »<sup>320</sup>. Désormais, dans l'œuvre d'André Gide, l'accent est mis sur le rapport étroit entre la vie et l'art. Il insiste sur l'importance de la vie. C'est la raison pour laquelle, il affirme: « Nous devons tous représenter »<sup>321</sup>. De ce fait, la subversion esthétique apparaît dès lors que l'écrivain français de l'entre-deux-guerres décide d'inclure la vie à ses récits.

Il renchérit par une phrase qui conclut *Les Nourritures terrestres* dans son *Journal* de 1894: « Assumer le plus possible d'humanité »<sup>322</sup>. Le terme « Humanité » démontre l'importance de la vie qu'André Gide veut accorder à son œuvre. Effectivement, nous notons que c'est au nom de cette vie que Michel de *L'Immoraliste* sacrifie toutes les normes morales, religieuses et culturelles.

Cette détermination, mieux cette obsession, d'André Gide à nier l'esthétique des Goncourt et la conception de l'art pour l'art du parnasse se traduit par ses propos:

<sup>318</sup> Jean-Pierre BERTRAND *Paludes d'André Gide, op.cit.*, p.15.

<sup>319</sup> André GIDE, *Si le grain ne meurt, op.cit.*, p. 534-535.

<sup>320</sup> André GIDE, *Le Traité du Narcisse*, dans *Romans, récits et soties, œuvres lyriques, op.cit.*, p.8.

<sup>321</sup> André GIDE, *Si le grain ne meurt, op.cit.*, p.542.

<sup>322</sup> André GIDE, *Journal (1889-1939), op.cit.*, p.56.

Opposer l'art à la vie est absurde, parce que l'on ne peut faire de l'art qu'avec la vie. Mais ce n'est que là où la vie surabonde que l'art a chance de commencer. [...] l'artiste est un brouilleur de cru. Pour une goutte de ce fin alcool, il faut une somme énorme de vie, qui s'y concentre<sup>323</sup>.

Pour André Gide, il est inconcevable de parler de l'art en dehors de la vie. Dans son ouvrage intitulée *La porte étroite*, l'on note que le thème qui domine et explicite le titre est tiré d'un verset de l'Évangile. Il est présenté par le pasteur Vautier et est axé sur la vie. Il cite:

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent; mais étroite est la porte et resserrée la voie qui conduisent à la *vie*, et il en est peu qui les trouvent<sup>324</sup>.

Dans cet extrait, le pasteur Vautier soutient que celui qui veut la vie doit renoncer aux désirs terrestres car ces derniers conduisent à l'enfer ou à la mort. C'est cette quête de la vie qui amène Alissa à refuser le bonheur du mariage. En fait, ce sermon influence directement Alissa et Jérôme. Par la suite, voyant l'inconduite de la mère d'Alissa, le jeune homme affirme: « Cet instant décida de ma **vie**; je ne puis encore aujourd'hui le remémorer sans angoisse »<sup>325</sup>. Le jeune Jérôme face à cette expérience commence à adopter une attitude méfiante face à la peur et au mal:

Ivre d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu, j'en appelais à Dieu de toutes mes forces et m'offrais, ne concevant plus d'autre but à ma vie que d'abriter cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie<sup>326</sup>.

La volonté du jeune homme est de protéger Alissa de tout ce qui peut l'empêcher d'avoir une vie heureuse sur la terre. C'est ce rapprochement qui crée leur amour que rejette Alissa au nom de la vie céleste.

Par ailleurs, André Gide ne manque pas d'expliquer sa nouvelle conception de l'art dans son *Journal*:

Je soutiendrai qu'il faut ceci, pour un artiste: un monde spécial, dont il ait seul la clef. Il ne suffit pas qu'il apporte une chose nouvelle, quoique cela soit énorme déjà; mais bien que toutes choses en lui soient ou semblent nouvelles, [...]. Il faut qu'il ait une philosophie, une esthétique, une morale particulières; toute son œuvre ne tend qu'à le montrer. Et c'est ce qui fait son style<sup>327</sup>.

---

<sup>323</sup> André GIDE, « Lettre à Angèle », *Prétextes, suivi de Nouveaux Prétextes*, Mercure de France, 1963, p.63.

<sup>324</sup> André GIDE, *La porte étroite*, *op.cit.*, p.505.

<sup>325</sup> *Idem*, p.503.

<sup>326</sup> *Idem*, p.504.

<sup>327</sup> André GIDE, *Journal (1889-1939)*, *op.cit.*, p.94.

Ces propos révèlent que tout véritable écrivain est celui qui rejette non seulement une esthétique générale mais aussi la morale établie. Et, c'est ce qui manifeste l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide. L'écrivain est, pour André Gide, un être singulier détaché de toutes normes communes. Par conséquent, il souligne sa détermination à renouveler son esthétique dans la « Préface de l'édition de 1927 » de son ouvrage intitulé *Les Nourritures terrestres*:

J'écrivais ce livre à un moment où la littérature sentait furieusement le factice et le renfermé; où il me paraissait urgent de la faire à nouveau toucher la terre et poser simplement sur le sol un pied nu<sup>328</sup>.

Dans ce livre, André Gide se donne comme objectif principal la création d'une nouvelle esthétique plus proche de la vie et une morale singulière opposée à celle de sa communauté. C'est par le biais de son actant-sujet Ménélaque qu'il traduit sa pensée. Il précise à cet effet: « De tous mes livres, il n'en est pas de plus spontané, de plus sincère, que mes *Nourritures* »<sup>329</sup>. Ménélaque se présente comme un sujet dont le but est la quête essentielle, est le sensuel. Dans son étude sur les problèmes du moi dans l'œuvre d'André Gide, Daniel Moutote déclare:

Ménélaque est [...] une projection du moi créateur. De Gide il a gardé l'âge, dans la jeunesse de son style [...] les délicatesses d'artiste, les curiosités, le goût des voyages, le prosélytisme, le caractère foncièrement religieux. Mais il n'est pas le décalque d'une « nature »: ses traits forment l'image vibrante qu'une conscience désire d'elle-même, et, vers ce que Gide nomme encore Dieu, un intercesseur du moi, comme l'objet d'une prière<sup>330</sup>.

Ménélaque représente donc un sujet dont le but est la recherche des plaisirs de la chair. Il rejette toute norme religieuse. Par conséquent, Daniel Moutote ne peut s'empêcher de dire que l'exaltation du corps par Ménélaque démontre « l'excès même de celui qui embrasse la vie comme quelque chose qu'il a failli perdre »<sup>331</sup>. Effectivement dans l'œuvre d'André Gide, le sujet Ménélaque se présente comme un actant qui veut goûter à tous les biens de la terre. Jugeons-en par ses propos:

---

<sup>328</sup> André Gide, « " Préface " à l'édition de 1927 », *Les Nourritures terrestres, suivi de Les Nouvelles Nourritures*, Édition Gallimard, Le Livre de Poche, 1917-1936, p.11.

<sup>329</sup> André GIDE, *Journal (1889-1939)*, op.cit., p.1079.

<sup>330</sup> Daniel MOUTOTE, *Le journal de Gide et les problèmes du Moi*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, pp.67-68.

<sup>331</sup> *Idem*, p.67.

C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu<sup>332</sup>.

Ménalque se définit dans l'œuvre d'André Gide comme un sujet qui incarne une liberté totale à l'égard des normes et une nouvelle table des valeurs. Pour lui, la véritable vie consiste à satisfaire à tous ses plaisirs charnels. Il est pour André Gide, le maître de l'immoralisme qui cherche à former de nouveaux disciples comme Nathanaël et Michel. Jean Delay note à ce propos:

Mais la protestation immoraliste de Ménalque n'est pas seulement revanche de libertin sur le huguenot, elle est aussi un "défi" lancé par l'artiste au bourgeois, tenu pour représentatif de certaines conventions morales et sociales selon la tradition de Flaubert qui se proposait de "démoraliser", sinon de "débaucher" la jeunesse<sup>333</sup>.

Ménalque a pour volonté la négation des valeurs bourgeoises telles que les conventions morales et sociales austères. Il est également, celui dont le but est de conduire un grand nombre de jeunes à vivre dans l'immoralisme total. Pour André Gide, l'on doit parvenir à un équilibre entre l'idéalisme et le réalisme<sup>334</sup>.

D'un point de vue littéraire, l'insoumission aux normes esthétique que nous venons de décrire dans l'œuvre romanesque d'André Gide va être lui aussi soumis aux critiques par certains lecteurs, écrivains et critiques.

### **I.2.3 . Une critique de la subversion esthétique dans l'œuvre romanesque d'André Gide.**

Jusque là, notre étude a porté sur la manière dont nous percevons la subversion esthétique dans l'œuvre romanesque d'André Gide. De même, à ce niveau de notre analyse, nous traiterons de la narration. En d'autres termes, nous montrerons que certains critiques lui reprochent également cet anticonformisme esthétique que nous venons de décrire ci-dessus. Ces critiques viennent confirmer non seulement la subversion esthétique de l'œuvre romanesque du théoricien de l'immoralisme mais aussi révèlent l'effet de la lecture de certains textes d'André Gide sur ses contemporains. En fait, elles révèlent que la réception de l'œuvre romanesque d'André Gide par ses contemporains a permis à ces derniers de juger la

---

<sup>332</sup> André GIDE, *Thésée*, dans *Romans, récits et soties, Œuvres lyriques*. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958, p.1453.

<sup>333</sup> Jean DELAY, *La jeunesse d'André Gide*, tome II, Paris, Gallimard, 1956-1957, p.625.

<sup>334</sup> André GIDE, « Les limites de l'Art », *Prétextes, suivi de Nouveaux prétextes*, Mercure de France 1963, p.27.

part subversive de son œuvre littéraire. L'un des auteurs qui souligne l'importance de la critique de l'œuvre d'André Gide est Pierre Masson. Dans son introduction des *Essais critiques*, il montre que lire un texte d'André Gide n'est pas simplement une manière « d'aborder la littérature mais encore de l'éprouver, de la considérer à distance en étudiant l'effet de sa lecture sur son auditoire »<sup>335</sup>. À partir de cette citation, nous montrerons comment certains contemporains d'André Gide ont jugé la subversion esthétique de certains de ses textes romanesques.

Nombreux sont les critiques qui reprochent à André Gide son refus de se conformer aux normes esthétiques de ses contemporains. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer l'auteur allemand Georges Fink. Il a fait des études psychologiques sur les juifs qui viennent d'arriver d'Israël en Allemagne. Ce critique allemand décide de porter ses critiques sur l'esthétique d'André Gide. Parlant de lui, il déclare:

Qu'il se distingue de tous les autres poètes de notre temps essentiellement par le fait qu'au lieu de continuer simplement la tradition, il a donné au poète un visage nouveau.<sup>336</sup>

Il loue l'influence littéraire d'André Gide. Ainsi, l'écart esthétique est situé entre l'horizon d'attente du lecteur et l'œuvre. Et, l'œuvre romanesque d'André Gide bouleverse l'attente immédiate du lecteur et de ses habitudes esthétiques. Traitant de l'écart esthétique, Nathalie Piegay Gros déclare:

L'écart esthétique (celui qui sépare une œuvre des précédentes, par telle modification de la stratégie poétique intertextuelle, générique) est du côté de l'auteur, l'étalon de l'innovation et du côté du lecteur, celui de la compréhension ou de refus de cette nouveauté<sup>337</sup>.

En d'autres mots:

La façon dont une œuvre littéraire au moment où elle apparaît, répond à l'attente de son public, la dépasse, la déçoit ou la contredit, fournit un critère pour le jugement de sa valeur esthétique<sup>338</sup>.

---

<sup>335</sup> André GIDE, *Essais critiques*, Paris, Gallimard, Introduction Pierre MASSON, 1999, p.1.

<sup>336</sup> Enquête sur André GIDE, *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.7.

<sup>337</sup> Nathalie PIEGAY -GROS, *Le lecteur*, Paris, Édition Flammarion, 2002, p.232.

<sup>338</sup> Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris: Gallimard, 2005, p.58.

Dans le fragment cité ci-dessus, l'auteur affirme que l'écart esthétique dans l'œuvre d'André Gide contredit la valeur esthétique de son époque. C'est le cas du dialogue entre l'écrivain et ses lecteurs. Ainsi, à travers le concept d'"œuvre ouverte", André Gide remet en cause cette conception restreinte de l'œuvre littéraire. En fait, pour les écrivains du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'œuvre littéraire est le fruit de l'imagination d'un individu unique et enfin, celui, souvent passif, du lecteur. C'est ce que semble rejeter l'œuvre ouverte d'André Gide. Et ce refus, ce rejet d'une forme fixe, qui ne varie pas, est apparue comme une subversion de l'esthétique de l'écriture, surtout qu'elle a eu pour conséquence d'ouvrir l'écriture à de nouvelles possibilités jusque-là inexploitées et qu'André Gide a su traduire. Il précise d'ailleurs que sa rencontre avec l'œuvre gidienne l'a libéré de son ancienne conception de l'église et de la morale. C'est donc cela qui l'amène à rédiger son livre intitulé, *Hast Du Dich verlaufen?*, dont la traduction française est: *T'es-tu trompé de chemin?* Ce titre révèle déjà, le changement psychologique et moral de l'auteur grâce aux œuvres gidiennes. Pour ce critique, André Gide est un auteur particulier car son esthétique repose sur la négation des valeurs communes. Aussi, dans un autre registre presque contradictoire, il montre que l'esthétique d'André Gide est dévalorisée à cause des idées immoralistes prônées dans son œuvre. C'est le cas de l'homosexualité, de l'insoumission aux parents, du viol et du vol. À ce propos, il affirme:

J'admire Gide, intellectuel puissamment organisé, dialecticien lucide, styliste de grandes ressources; mais son corydonisme me répugne [...]. J'admire Gide, mais je n'admire pas le gidisme; j'estime dangereuse l'influence de Gide sur certains champions de la nouvelle génération littéraire, dilettantes de l'équivoque et de la perversité, qui peuplent leurs livres de cyniques "immoralistes", de déracinés, d'épaves, représentés non pas avec l'humaine pitié de l'artiste véritable, mais seulement par une curiosité morbide du mal. Je vois en somme Gide comme le coryphée d'une mode qui passera; je ne le vois pas comme chef d'école. On ne peut pas être un maître sans avoir une foi<sup>339</sup>.

Pour le critique, l'esthétique littéraire d'André Gide est dangereuse pour la nouvelle génération car il présente des actants dont le but principal est de nier les valeurs morales qui constituent d'ailleurs, pourrait-on souligner, le socle de la communauté. C'est le cas de la pédérastie, du viol et du voyeurisme.

Par ailleurs, Corrado Pavolini, poète, écrivain italien dont les axes de recherches sont le Cubisme, le Futurisme et l'Expressionnisme, représente la nouvelle génération italienne, curieuse des arts et des littératures étrangères, à savoir, la littérature française. Il qualifie l'esthétique d'André Gide comme péjorative. Il renchérit:

---

<sup>339</sup> Enquête sur André GIDE, *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.25.



Parfois artiste, jamais poète, Gide a donné une œuvre d'une signification polémique, mais non créatrice, qui intéresse par conséquent très médiocrement ceux qui croient en une fonction encore vivante de l'esprit méditerranéen et catholique dans le monde contemporain<sup>340</sup>.

La polémique dont parle le critique est l'opposition entre la morale bourgeoise et l'anticonformisme prôné par certains sujets dans l'œuvre romanesque d'André Gide. Camille Mauclair n'a pas voulu rester en marge de cette critique de l'esthétique d'André Gide. Il s'exprime sur l'œuvre d'André Gide, particulièrement sur *Corydon* et *Les Faux-Monnayeurs*. C'est ainsi qu'en 1926, il décide de mener une campagne dans la presse de Province contre la littérature homosexuelle. Dans une lettre qu'il écrit dans l'enquête de la revue *Les Marges*, il blâme la littérature homosexuelle. Il soutient qu'il faut lutter ardemment contre la nouvelle tendance littéraire à laquelle s'adonnent des auteurs comme André Gide.

La littérature ne nous a pas été donnée pour tripoter la boue. Il va sans dire que la tendance littéraire homosexuelle doit être combattue. La tolérer au nom de la liberté et du droit de tout dire, c'est faire naïvement le jeu d'auteurs auxquels j'avoue préférer les simples pornographes, lesquels se donnent franchement pour ce qu'ils sont et non pour des " maîtres à penser"<sup>341</sup>

Le terme « boue » symbolise le caractère immoraliste de cette nouvelle littérature axée sur l'apologie de l'homosexualité. Pour le romancier et poète français, Camille Mauclair, la pornographie est mieux qu'une littérature qui légitime l'homosexualité.

De même, Justine Legrand, Docteur ès Lettres et auteur d'une thèse soutenue en 2011, intitulée « Pour une nouvelle approche de la perversion dans l'œuvre d'André Gide », rejoint la conception de Camille Mauclair en affirmant:

Qu'il déplace le problème moral pour en faire un objet littéraire et ce qu'il appelle l'esthétique, c'est-à-dire tous les jeux d'écriture (jeux des patronymes, l'ironie, les non-dits, etc.), lui permet de mettre à mal toutes les théories psychanalytiques visant à établir une norme de laquelle nul ne pourrait dévier sous peine d'être taxé de pervers. Car, si nous nous plaçons du point de vue esthétique, point de vue que Gide appelle de ses vœux, tous les éléments étudiés, de la mauvaise foi à la gratuité en passant par l'absurde ou encore le langage crypté ne font que confirmer cette idée selon laquelle si la perversion dans l'œuvre de Gide existe- et de cela, nous ne pouvons plus douter moins l'auteur souhaite véritablement que son lecteur puisse aller au-delà des apparences<sup>342</sup>.

Justine Legrand estime que la perversion dans l'œuvre de Gide est l'un des éléments importants de la présence de son immoralisme. Pour elle, André Gide se cache derrière l'esthétique pour faire l'apologie de l'homosexualité. En conséquence, certains auteurs

<sup>340</sup> Enquête sur André Gide, *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.29.

<sup>341</sup> Patrick CARDON & Octave UZANNE, Enquête sur l'homosexualité en littérature, *Les Marges*, N°19, Mars-avril 1926, p.44.

<sup>342</sup> Justine LEGRAND, *André Gide, De la perversion au genre sexuel*, Orizons, 2012, p.21.



comme Georges Leménager qui a pour pseudonyme Maurevert Georges, journaliste et écrivain français, né le 3 juin 1869 et décédé le 18 juin 1964, face à cette montée de l'immoralisme dans la littérature pensent qu'il faut revenir aux normes le plus tôt possible: « Quand la France sera redevenue ce qu'elle doit être [...] ces mauvaises mœurs disparaîtront d'elles-mêmes »<sup>343</sup>.

Par ailleurs, d'autres critiques seraient acquis à la cause d'André Gide. Parmi ceux-ci figure André Lang<sup>344</sup>. Ceux-ci consacrent en novembre 1929, un article à André Gide qu'ils ont intitulé " Le Moraliste". Dans cet article, André Lang pense que l'influence esthétique d'André Gide est très importante et lui accorde la qualité de moraliste même si l'on s'accorde à dire que ce dernier a une morale qui répugne:

Moraliste? Oui. On se trompe si l'on croit que je définis ainsi André Gide pour faire un mot. Quiconque tente, consciemment ou non, d'enseigner une morale est un moraliste. Qu'on estime la morale bonne ou mauvaise, c'est une autre affaire. Je crois, d'ailleurs, avec Jean Cassou, qui me le disait précisément à propos de Gide, que les moralistes commencent toujours par faire figure d'immoralistes ou de destructeurs. Voyez les plus grands: Montaigne, Voltaire, Rousseau [...] André Gide se défend officiellement d'avoir une influence morale. Il m'a montré ces lignes d'une étude de Philippe Soupault dans une revue anglaise: " L'influence morale de Gide est à peu près inexistante. Son influence critique est considérable."<sup>345</sup>

On comprend, selon ce critique, que l'influence esthétique d'André Gide est plus importante que celle de la morale. Ramon Fernandez aussi pense que l'influence de Gide est double, esthétique et morale. Ainsi, il énonce précisément:

Cette influence il l'a exercée par ses livres, par la *Nouvelle Revue française*; son influence personnelle aussi a été considérable. Et l'on peut apparenter Gide à Barrès, à Renan, car il représente comme eux un mode de vie, une attitude intellectuelle. « [...] Cette influence est double, esthétique et morale. Il est difficile de faire exactement la part de deux influences, car Gide est vivant et les deux sources s'interpénètrent. Toutefois, elles ne se confondent pas »<sup>346</sup>.

---

<sup>343</sup> Patrick CARDON & Octave UZANNE, Enquête sur l'homosexualité en littérature, *Les Marges, op.cit.*, p.46.

<sup>344</sup> André Lang est un journaliste et dramaturge français né le 12 février 1893 à Paris et décédé le 04 octobre 1986 à Paris. Il est l'auteur de plusieurs livres comme: *Le Responsable*, Paris, Albin Michel, 1921 ; *Fausta*, Paris, Albin Michel, 1922; *Tarakanova*, Paris, Gallimard, 1930 (avec la collaboration de René Lehmann), *Mes deux femmes*, Paris, Les Éditions de France, 1931; *L'Affaire Plantin*, Paris, Plon, 1936.

<sup>345</sup> André Lang, « Au pays des hommes de Lettres », *Les Annales, Noir sur Blanc*, novembre 1929, p.142.

<sup>346</sup> Collectif, *André Gide et notre temps*, Bulletin de l'Union pour la vérité, Paris, Presses Universitaires de France, avril-mai 1935, p.12.

Selon Ramon Fernandez, l'influence esthétique et morale dans l'œuvre d'André Gide sont inséparables. En ce qui concerne l'influence esthétique de l'auteur, Ramon Fernandez soutient qu'elle est moins précise que son influence morale:

Il a accompli la besogne du lettré par qui sont défendus les bons ouvrages, et repoussés les mauvais. Son influence comme critique, comme correcteur du goût est plus considérable que son influence comme romancier. Il a défendu avec une continuelle justesse de touche les bons principes, la tradition classique. On peut dire que sur le plan de la critique esthétique et littéraire, Gide est un auteur rassurant<sup>347</sup>.

Cet extrait montre qu'au niveau de l'esthétique, l'œuvre d'André Gide permet d'aller contre les normes sociétales.

Par ailleurs, après la publication de son œuvre *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, en 1927, François Porché fait naître les attaques contre l'esthétique des auteurs qui soutiennent la légitimité de l'homosexualité. C'est véritablement autour du livre d'André Gide, *Corydon* que les critiques sont les plus sévères. François Porché le dit clairement en ces termes:

Cette barrière de conventions, de convenances, contre laquelle je butais, je m'aperçus vite qu'elle n'était pas tout extérieure, qu'elle existait aussi en moi. Bref, la pudeur me limitait de toutes parts: quand je m'interrogeais, une timidité personnelle qui me semblait insurmontable; quand je regardais au dehors, le sentiment d'une interdiction grosse de menaces, l'appréhension du blâme que je risquerais d'encourir si j'enfreignais cette défense<sup>348</sup>.

À travers ce passage, l'on note que François Porché n'a pas voulu parler de l'homosexualité auparavant par peur de se sentir comme un être qui légitime les pratiques immoralistes. Il insiste entre autres sur le fait que dans les années 1895, traiter de l'homosexualité dans la littérature était inadmissible.

À la répulsion visant l'anomalie en elle-même, se joignant, aux environs de 1895, un interdit d'ordre littéraire: il eût paru absolument inconcevable, et la pudeur publique alors n'aurait pas supporté, qu'un auteur s'avisât de décrire de telles aberrations ou d'en analyser le processus psychologique ouvertement<sup>349</sup>.

Le critique essaie de dire qu'en choisissant d'analyser l'esthétique vue sous la problématique de l'homosexualité, André Gide se présente comme celui qui rompt avec les normes esthétiques de son époque. En réalité, « l'effet esthétique, bien que suscité par le texte, mobilise chez le lecteur des facultés de représentation et de perception pour lui faire adopter des points de vue différents »<sup>350</sup>. Par conséquent, le critique ne peut s'empêcher de condamner

---

<sup>347</sup> *Ibidem*.

<sup>348</sup> François PORCHÉ, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, Paris, Grasset, 1927, p.13.

<sup>349</sup> *Idem*, p.15. Voir chapitre XIV: Gide audacieux, examen du *Corydon*.

<sup>350</sup> Wolfgang ISER, *L'acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, Édition Pierre Mardaga, Bruxelles, 1985, p.14.

cette esthétique-hors norme- d'André Gide qui transparaît dans *Corydon*-un roman dont le contenu est très controversé.

Quant à l'idée de bannir du *Corydon* (du moins extérieurement) tout subjectivisme, Gide trouvait un autre bénéfice, une autre astuce: la portée du message, pensait-il, en serait accrue [...] Loin qu'il s'agit alors de confession, l'œuvre se présentait comme détachée de toute préoccupation personnelle. La stricte objectivité scientifique était sa loi apparente<sup>351</sup>.

C'est toujours contre la forme de l'œuvre d'André Gide que François Porché s'en prend. Ce qui le dérange, c'est le fait qu'André Gide se sert d'un actant dont le but est de prouver la légitimité de l'homosexualité à l'hétérosexuel. Il considère qu'André Gide se cache derrière ses sujets pour mieux duper le lecteur. Il qualifie cette stratégie persuasive comme l'art de la propagande. En ce sens, François Porché ajoute:

La finesse, dans l'art de la propagande, c'est, en effet, que plus l'auteur paraît dégagé de son propos plus il a la chance de convaincre. Il faut qu'il ait l'air d'exposer simplement des faits, en laissant à chacun la liberté de conclure<sup>352</sup>.

Ainsi, si André Gide refuse de conclure ses œuvres, c'est pour mieux convaincre ses lecteurs. Le critique est persuadé que l'esthétique du roman d'André Gide a intrinsèquement un sens à peine caché. Il soutient qu'en réalité le sujet hétérosexuel que l'on voit dans *Corydon* ne doit pas être considéré comme un opposant mais comme un complice de l'homosexuel Corydon. Pour s'en convaincre, François Porché, renchérit:

J'entends bien que l'imposteur, ce n'est pas Gide à proprement parler, mais le faux personnage dont il s'est cru obligé d'assumer le rôle. Gide, ainsi, nous trompe dans la forme, mais il ne ment pas sur le fond, et cela pour une bonne raison, c'est que le vrai Gide, c'est l'autre, c'est "Corydon". Le Gide supposé n'interrompt le Gide authentique et ne le contredit que pour lui permettre de mieux triompher. Et s'il ne cesse de se moquer, ce n'est que pour dissimuler la complaisance qu'il met à raisonner si faiblement. C'est un compère<sup>353</sup>.

Effectivement, *Corydon* est l'actant qui sert à André Gide de mieux exposer sa thèse sur la légitimité de la pédérastie. Les dialogues, mieux le récit, sont explicites sur ce sujet.

L'auteur semble n'avoir pris la plume que pour protester contre les exclusions dont est victime, dans nos mœurs, l'homosexuel congénital, celui qui, organiquement, ne peut connaître le désir ni concevoir l'amour en dehors de son propre sexe. Mais, à la fin du

---

<sup>351</sup> *Idem*, p.188.

<sup>352</sup> *Ibidem*.

<sup>353</sup> *Idem*, p.191.

volume, il n'est plus question de cela, et c'est alors, si l'on a gardé son livre jugement, qu'on s'aperçoit avec stupeur où le diable nous a conduit par des voies détournées<sup>354</sup>.

André Gide se présente ainsi comme le défenseur de ceux que la société rejette à cause de leur pratique sexuelle anticonformiste, les pédérastes, en l'occurrence.

À travers cette condamnation de la forme littéraire de l'œuvre romanesque d'André Gide, François Porché veut prouver qu'elle défend des normes contraires à la morale. Cette esthétique sert non seulement à conforter ceux qui pratiquent déjà la pédérastie mais aussi à attirer les jeunes hétérosexuels à s'adonner à la pédérastie. C'est sans nul doute pour cela qu'André Gide présente la pédérastie comme étant conforme à la morale dans d'autres cultures. À ce propos, il affirme:

*Corydon* s'adresse, pour conclure, à tous les jeunes gens, quels qu'ils soient, à tous, vous m'entendez bien, non seulement aux homosexuels de naissance ou d'occasion, mais aux hétérosexuels eux-mêmes, à ceux que leur instinct porte naturellement vers les femmes, et qui, sans l'exemple d'un camarade, sans quelque invite sournoisement glissée à l'oreille, ou la lecture de Gide lui-même, n'eussent jamais eu la curiosité d'un plaisir contraire à leur penchant, plaisir donc moralement pervers, physiologiquement vicieux en ce qui le concerne. Bref, " Corydon", qui s'était d'abord posé en simple défenseur d'une classe de parias peu nombreuse et, à ce titre, avait su nous intéresser à sa cause, se montre finalement sous les traits d'un propagandiste effréné<sup>355</sup>.

François Porché renchérit :

Si Gide était resté " l'immoraliste" d'antan, romancier ou esthéticien uniquement, la théorie de l'art pour l'art le couvrirait encore. Mais il a dédaigné cet abri. Il s'est posé en moraliste, et cela dans le même temps qu'il se confessait à nous. La situation est paradoxale. Gide, qui a du sens dans l'humour, devrait en être frappé tout le premier. D'où vient donc qu'il ne le voit point? De ce que sa confession n'est pas pénitente. Ses actes les plus troubles, il ne nous les donne pas comme des fautes, ni même comme des faiblesses, ce sont pour lui des victoires, autant des grades qu'il a pris avant de nous endoctriner<sup>356</sup>.

Pour cet auteur, l'esthétique qu'André Gide développe, ou si l'on veut, la pédérastie qu'il défend est au-delà de son immoralisme.

Face à ces critiques sur la portée immoraliste de l'esthétique développée dans son œuvre, André Gide décide de répondre à François Porché:

Il me paraît que dans le portrait que vous tracez de moi, certains traits sont un peu grossis, d'autres un peu faussés (sans du reste aucune intention malveillante) et que, pour vous donner plus de raisons de la combattre, parfois vous outrez un peu ma pensée. Enfin cette évolution, cette courbe que vous

---

<sup>354</sup> *Idem*, p.188.

<sup>355</sup> *Idem*, p.202-203.

<sup>356</sup> *Idem*, p.220-221.

découvrez dans mon œuvre et dans mon caractère, et que les titres mêmes de vos derniers chapitres dénoncent, cet enhardissement progressif, c'est vous qui l'inventez<sup>357</sup>.

Pour André Gide, François Porché se trompe lourdement s'il pense que son œuvre a pour but de légitimer des pratiques immoralistes. C'est la raison pour laquelle, il affirme: « Je reste beaucoup plus moral que je ne voudrais »<sup>358</sup>.

Pour finir, l'esthétique d'André Gide constitue une réelle stratégie pour transgresser les normes littéraires admises communément. Ce défi esthétique que nous venons d'analyser se perçoit dans son œuvre comme un acte à l'élan subversif. Cependant, l'œuvre romanesque d'André Gide ne conteste pas uniquement les normes esthétiques admises car elle déconstruit également les valeurs morales. Nous essayerons, à grands traits, de le démontrer dans les lignes qui suivent.

### **I.3. La subversion comme une stratégie de détournement des normes morales dans l'œuvre d'André Gide.**

Dans la question de la subversion morale contenue dans l'œuvre romanesque d'André Gide, l'acte gratuit tient une place primordiale dans la mesure où il découle d'une pratique comportementale perpétuée par des écrivains anticonformistes comme Fiodor Dostoïevski qui l'ont influencé. Aussi démontrerons-nous la subversion morale en nous basant sur les jugements moraux portés par certains critiques d'André Gide.

#### **I.3.1 . L'acte gratuit: une stratégie de contestation de la morale bourgeoise.**

Parmi les diverses formes de la subversion morale que nous avons constaté dans l'œuvre romanesque d'André Gide, existe l'acte gratuit qui révèle la liberté de l'individu à l'égard des normes morales.

Dans sa volonté de dissocier le moi individuel, les valeurs morales et sociales, André Gide s'inspire de la théorie de l'acte gratuit. Ce procédé, c'est Fiodor Dostoïevski, écrivain russe, né le 11 novembre 1821, qui le premier l'utilisa dans son œuvre. Selon André Gide, l'influence n'a rien de néfaste. C'est ce qui transparaît dans la conférence qu'il donne à La libre esthétique de Bruxelles:

---

<sup>357</sup> Lettre de janvier 1928, reproduite dans *La Nouvelle Revue Française* du premier janvier 1929, 16<sup>e</sup> année, n°184, p.60.

<sup>358</sup> André Gide, *Journal II, 1926- 1951*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1997, p.472.

Ceux qui craignent les influences et s'y dérobent font le tacite aveu de la pauvreté de leur âme [...] Voyons pourquoi nous voyons les grands esprits ne jamais craindre les influences, mais au contraire les rechercher avec une sorte d'avidité qui est comme l'avidité d'Être<sup>359</sup>.

On peut retenir dans ce propos que l'influence est quelquefois positive. Bref, comme nous l'avions montré précédemment, cette fascination d'André Gide pour Fiodor Dostoïevski est à l'origine de son acte gratuit.

La notion d'acte gratuit désignerait le fait de tuer sans motifs. Cet acte apparaît dans *Paludes et Les Nourritures terrestres*. Il combine la liberté et l'absence de motif apparent. L'acte gratuit comme technique de déification apparaît d'abord chez Ménélaque du *Prométhée mal enchaîné*. Il se perçoit également chez certains sujets de ce même ouvrage comme Prométhée et Zeus. L'acte gratuit qui conduit à la liberté et au crime se perçoit par des sujets tels que Lafcadio dans *Les Caves du Vatican*. Cependant, la détermination de jouir de tous les désirs charnels dans un acte gratuit, nous le découvrons chez Ménélaque dans *Les Nourritures terrestres*.

Cet acte gratuit apparaît sous diverses formes, selon la nature des sujets et des situations. Toutefois, bien que diverses, cette théorie exprime la volonté de rompre avec les obligations morales orthodoxes. Dans *Paludes*, le philosophe Alexandre interprète l'acte libre en ces mots:

Il me semble [...] que ce que vous appelez acte libre, ce serait, d'après vous, un acte ne dépendant de rien; suivez –moi: détachable  
-remarquez ma progression: supprimable,  
- et ma conclusion: sans valeur<sup>360</sup>.

Dans cet extrait, l'on comprend que l'acte gratuit ne dépend d'aucune loi ni obligation. C'est donc un acte érigé d'une grande liberté du sujet. C'est réellement la réponse que le héros -romancier de *Paludes*, Barnabé, donne au moraliste:

Ce n'est pas les responsabilités que vous faites grandir, ce sont les scrupules. Ainsi vous réduisez encore la liberté. [...], c'est l'acte libre; nos actes ne le sont plus; ce n'est pas des actes que je veux faire naître, c'est de la liberté que je veux dégager [...]<sup>361</sup>.

---

<sup>359</sup> *Idem*, p.21.

<sup>360</sup> André GIDE, *Paludes, op.cit.*, p.115.

<sup>361</sup> *Idem*, p.191.

L'acte gratuit revendique la liberté de l'individu. L'acte libre est une stratégie qui permet au sujet de refuser la soumission aux conventions orthodoxes. Il agit sans être soumis à une préoccupation morale. André Gide explique clairement ce terme: « Agir sans juger si l'action est bonne ou mauvaise. Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal »<sup>362</sup>. La liberté que suggère l'acte gratuit a pour but d'amener l'individu à rejeter les notions du permis et du défendu de la morale établie. C'est ce que Ménélaque fait. Ce dernier revendique une pratique comportementale qui n'est soumise à aucune préoccupation morale. Non seulement, il rejette les valeurs morales, c'est-à-dire, la notion du bien et du mal mais aussi, il rejette les valeurs chrétiennes. En niant la véracité de Dieu, il démontre que la notion de péché n'existe pas.

Par cet acte transgressif, André Gide affirme sa liberté à l'égard des valeurs morales. Il renvoie aussi à ce que l'auteur nomme l'immoralité supérieure<sup>363</sup>, C'est-à-dire, une pratique comportementale non déterminée par des considérations rationnelles ou une volonté extérieure; il se caractérise par l'inconséquence. Eu égard à ce qui précède, on peut souligner que l'acte gratuit est également une question d'esthétique.

Par ailleurs, l'acte gratuit et le suicide deviennent une source d'inspiration de beaucoup d'écrivains et surtout pour la jeunesse qui considère Lafacadio comme le principal symbole du héros de l'après guerre. En ce qui concerne le suicide, les jeunes n'ont plus peur de se donner la mort comme on s'aperçoit dans l'œuvre romanesque d'André Gide. Dans *Les Faux-monnayeurs*, en effet, nous notons deux suicides qui servent de modèles à la jeunesse. Il y a le suicide manqué d'Olivier et le suicide réussi de Boris<sup>364</sup>. Dans *La Symphonie pastorale*, nous avons également le suicide manqué de Gertrude. Pour étayer notre propos, en voici la teneur:

---

<sup>362</sup> André GIDE, *Les Nourritures terrestres*, op.cit., p. 156.

<sup>363</sup> « Les lois et les morales sont essentiellement éducatrices, et par cela même provisoires. Toute éducation bien entendue tend à pouvoir se passer d'elles [...]. L'homme sage vit sans morale, selon sa sagesse. Nous devons essayer d'arriver à l'immoralité supérieure». André GIDE cité par Laurent GAGNEBIN, « André Gide nous interroge. Essai critique sur sa pensée religieuse et morale», *L'athéisme nous interroge, Beauvoir, Camus, Gide, Sartre*, Paris, Van Dieren Éditeur, 2009, p.255. Dans cet extrait, l'adjectif «provisoire», démontre que les lois et les morales ne sont pas permanentes. Elles sont donc destinées à être remplacées par la sagesse.

<sup>364</sup> Alibert THIBAUDET, *L'Europe nouvelle*, Bibliothèque des Amis d' André Gide, n°26, avril 1975, p.21. Dans ce texte, l'auteur souligne l'influence négative du suicide sur la jeunesse.



"Il faut que je vous fasse un aveu, Pasteur; car ce soir j'ai peur de mourir, dit-elle. Je vous ai menti ce matin. Ce n'était pas pour cueillir des fleurs... Me pardonneriez vous si je vous dis que j'ai voulu me tuer<sup>365</sup>.

Cette confession est pour Gertrude, l'occasion d'affirmer qu'elle est victime d'un suicide manqué. Elle veut faire comprendre au pasteur qu'elle a bien voulu mettre fin à sa vie en se donnant la mort.

Aussi, avec « l'acte gratuit », désormais, pour la jeunesse l'on n'est plus obligé de justifier ses choix comportementaux. L'acte gratuit est pour la nouvelle génération de l'après guerre une occasion de montrer qu'elle est libre à l'égard des normes morales imposées par la communauté. C'est dans cette optique qu'Éliane Tonnet Lacroix, spécialiste de la littérature de l'entre-deux-guerres, définit l'acte gratuit comme:

[...] totalement "sincère", libéré des pesanteurs sociales, logiques ou morales. Détaché des motivations ou des fins qui commandent habituellement l'action, l'acte gratuit est à la fois désintéressé et absurde, libre de toute considération d'intérêt et de toute considération rationnelle<sup>366</sup>.

Ce qui revient à dire que l'acte gratuit permet une négation totale des valeurs morales et sociales. L'on comprend pourquoi la littérature française de l'entre-deux-guerres, et particulièrement celle d'André Gide, privilégie l'acte gratuit et le suicide comme des thèmes cruciaux. Ce que peut confirmer également le critique, l'écrivain, le diplomate et académicien français, Paul Morand, né le 13 mars 1888 à Paris et décédé le 23 juillet 1976: « C'est la guerre, et désespérance métaphysique exprimée par l'acte gratuit, dont le crime en général, et en particulier le crime contre soi-même, est le prototype »<sup>367</sup>. En d'autres mots, la perte de confiance aux valeurs de la société suscite chez la nouvelle génération une montée du suicide. C'est la raison pour laquelle, à l'occasion de la cérémonie du *Centenaire du Romantisme*, Paul Morand fait paraître son texte sur *Le suicide en littérature*<sup>368</sup> pour prouver la portée immoraliste des *Caves du Vatican* en 1932.

---

<sup>365</sup> André GIDE, *La Symphonie pastorale*, op.cit., p.928.

<sup>366</sup> Lacroix Éliane TONNET, *Après guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris, Publication de la Sorbonne, 1991, p.176.

<sup>367</sup> Paul MORAND, *L'art de mourir avec Les Lettres de Sénèque sur la mort et le suicide*, Bordeaux- Le Bouscat, L'Esprit du temps, Coll. « Contrastes », 1992 [1934], p.30.

<sup>368</sup> Paul MORAND, *L'art de mourir; suivi de Le suicide en littérature*, Paris: Édition des Cahiers libres, 1932.

C'est dans la même optique que s'inscrit l'écrivain québécois, Alain Grandbois. Dans une lettre qu'il écrit et transcrit par Bernard Chasse, le critique reproche à André Gide de contribuer par sa théorie de l'acte gratuit au suicide de nombreux jeunes:

Monsieur,

Votre éducation rigide, l'importance de votre œuvre, son influence, et ces lumières que vous jetâtes sur divers mécanismes obscurs de notre pauvre nature m'ont longtemps rempli d'effroi, d'admiration et dois-je vous l'avouer? [...] Quelques milliers de jeunes âmes se sont nourris [*sic*] de votre subtil enseignement. Moins désintéressée, toute une génération de [...] jeunes écrivains en mal d'inquiétude, d'ambitions et d'argent s'est âprement disputée [*sic*], comme loups furieux, les reliefs de vos festins. Enfin, de forts jolis petits suicides très bien tournés ont ajouté à votre gloire la consécration définitive. Vous êtes immortel. Ceci étant dit, je suis à l'aise pour formuler certaines réserves à l'auteur de *Si le grain* [*sic*]. Monsieur, ne voyez-vous donc pas la bizarrerie, je dirais même l'inconvenance de votre invite? Et vous est-il donc impossible d'en prévoir les tristes et fatales conséquences si toutefois j'avais la folie de l'accepter!// M. Gide, M. Gide, vous l'apôtre, le contemplateur du geste gratuit, de l'acte à l'état pur<sup>369</sup>.

Dans cette lettre, l'auteur interpelle André Gide sur l'influence négative de son anticonformisme moral sur les jeunes qui sont enclin à le mettre en pratique. Il souligne que par la défense des pratiques immoralistes telles que l'acte gratuit et le suicide dans l'œuvre romanesque d'André Gide certains jeunes se sont suicidés. Par contre, il loue l'esthétique d'André Gide en précisant qu'il est immortel car son nom survivra éternellement dans la mémoire des lecteurs et critiques de l'œuvre littéraire française du XX<sup>ème</sup> siècle.

D'autre part, l'acte gratuit est en réalité un crime motivé car c'est une réaction aux valeurs morales. Si Lafcadio tue Fleurissoire, c'est parce qu'il voit ce dernier comme le représentant de la morale bourgeoise. La question ci-après l'atteste: « Qu'avez-vous contre Fleurissoire, ce digne homme si plein de vertus »<sup>370</sup>? Le terme " vertu" atteste les qualités morales de Fleurissoire. De ce fait, l'acte gratuit considéré comme une forme de subversion morale permet à André Gide de s'opposer au conformisme moral.

Pour ces diverses raisons, l'homme, André Gide et son œuvre littéraire-la fiction romanesque sont depuis des lustres, en effet, sujets de toutes sortes de débats. Pire, ils ont été soumis aux critiques les plus acerbes de ses lecteurs et contemporains. Pour ces derniers, l'œuvre littéraire d'André Gide proclame des pratiques immoralistes telles que la pédérastie.

---

<sup>369</sup> Bernard CHASSE, Lecture d'un brouillon de lettre à André Gide, *Études françaises*, Vol.30, n°2,1994. Texte en ligne, <http://www.erudit.org/revue/ETUDFR/1994/v30/n2/035944ar.pdf>. p.68, Consulté le 10/2/2014.

<sup>370</sup> André GIDE, *Les Caves du Vatican*, *op.cit.*, p.867.

### **I.3.2 . Une censure de l'apologie de l'homosexualité dans l'œuvre d'André Gide et une désapprobation générale de l'anticonformisme moral par ses contemporains.**

Parmi les pratiques comportementales immoralistes, dans l'œuvre romanesque d'André Gide contestées par les critiques, existe l'homosexualité qui est une pratique sexuelle anticonformiste. L'une des œuvres qui suscite des réactions très vives contre l'immoralisme dans l'œuvre romanesque d'André Gide est *Corydon*. La plupart de ses contemporains estiment que cet ouvrage s'inscrit dans l'anticonformisme parce qu'il s'oppose aux normes sexuelles préétablies.

Partant de ce fait, ses amis veulent empêcher sa publication. Cependant, André Gide refuse de se conformer aux conseils de ses camarades. D'ailleurs, cette détermination de l'auteur se vérifie par les trois préfaces de son œuvre. Dans la *Préface de l'édition définitive*, il affirme:

Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort. [...]. Ce que je pensais avant la guerre, je le pense plus fort aujourd'hui. [...]. Certains amis, à qui d'abord j'avais soumis ce livre, estiment que je m'y occupe trop des questions d'histoire naturelle-encore que je n'ai point tort, de leur accorder tant d'importance; mais, disent-ils, ces questions fatigueront et rebuteront, les lecteurs. Eh parbleu! C'est bien ce que j'espère. Je n'écris pas pour amuser et prétends décevoir dès le seuil ceux qui chercheront ici du plaisir de l'art, de l'esprit ou quoi que ce soit d'autre enfin que l'expression la plus simple d'une pensée très sérieuse<sup>371</sup>.

Dans cette préface, André Gide soutient que l'amitié ne peut pas l'empêcher de défendre la normalité de la pédérastie. À travers le terme « mûrir », il veut prouver que cette œuvre est le résultat d'une longue méditation qui débute avant le début de la guerre: « ce que je pensais avant la guerre, je le pense plus aujourd'hui ». En d'autres termes, cette œuvre dont ses amis veulent empêcher la parution, André Gide la porte en lui depuis plusieurs années. C'est la raison pour laquelle, il critique certains écrivains: « Je tiens que le défaut des œuvres d'aujourd'hui vient de ce qu'elles naissent avant terme, et que l'artiste ne se donne plus le temps de les porter »<sup>372</sup>.

Après de longues hésitations André Gide finit par se résoudre, en 1924, à la publication de son ouvrage. Conscient du choc psychologique que cette publication peut provoquer et des réactions qui s'en suivront-surtout de la part de ses lecteurs avisés-il prend le soin d'éclaircir sans ambiguïté sa pensée. La préface de *Corydon* en dit l'essentiel:

---

<sup>371</sup> André GIDE, *Corydon*, Préface de 1922.

<sup>372</sup> André GIDE, « Lettre dédicatoire à Jacques Copeau », *En marge des Caves du Vatican*, Tome I, Édition de la Pléiade, 2009, p.1195-1196.

L'indignation que *Corydon* pourra provoquer, ne m'empêchera pas de croire que les choses que je dis ici doivent être dites. Non que j'estime que tout ce que l'on pense doit être dit, et dit n'importe quand; mais bien précisément, et qu'il le faut dire aujourd'hui<sup>373</sup>.

Ce qui revient à dire que, malgré le scandale dont son œuvre sera l'objet, André Gide est déterminé à lutter contre les normes morales préétablies. Aussi, toujours dans cette *Préface de l'édition définitive* de 1924, André Gide termine en affirmant:

Je ne crois nullement que le dernier mot de la sagesse soit de s'abandonner à la nature, et de laisser libre cours aux instincts; mais je crois qu'avant de chercher à réduire et domestiquer ceux-ci, il importe de les bien comprendre- car nombre des disharmonies dont nous avons à souffrir ne sont qu'apparentes et dues uniquement à des erreurs d'interprétation.

Nov.1922<sup>374</sup>

Pour André Gide, ceux qui condamnent son œuvre *Corydon* sont dans l'erreur car, ils en font une mauvaise interprétation. Ils ne comprennent véritablement ni l'importance ni la portée libératrice de celle-ci. Ainsi, dans son *Journal* du 31 octobre 1931, il soutient qu'il préfère assumer son immoralisme plutôt que de demeurer dans l'hypocrisie comme Marcel Proust:

Pour la question sexuelle j'admire qu'ils crient, comme Souday "la mesure est comble", alors qu'elle commence seulement à se remplir craintivement. Ceux-ci font indirectement l'apologie de l'hypocrisie et du rassurant camouflage pratiqué par un si grand nombre de littérateurs, et des plus illustres, à commencer par Proust<sup>375</sup>.

André Gide condamne son contemporain Marcel Proust qui refuse de revendiquer la légitimité de l'homosexualité dans son ouvrage *Sodome et Gomorrhe*.

Si l'on note qu'André Gide déclare qu'il ne peut plus attendre la publication de son œuvre, c'est parce qu'il a patienté par peur des critiques pendant plus de huit ans. Telle est l'idée qui ressort de la *Seconde édition* de 1920:

Je me décide après huit ans d'attente à réimprimer ce petit livre. Il parut en 1911, tiré à douze exemplaires, lesquels furent remisés dans un tiroir – d'où ils ne sont pas encore sortis. Le *Corydon* ne comprenait alors que les deux premiers dialogues, et le premier tiers du troisième. Le reste du livre n'était qu'ébauché<sup>376</sup>.

En fait, André Gide a voulu imprimer ce livre depuis 1903 mais par peur des critiques négatives sur l'anticonformisme moral de son ouvrage, il décide de renoncer. Selon Arnold

<sup>373</sup> André GIDE, *Corydon*, Préface de 1922.

<sup>374</sup> *Ibidem*.

<sup>375</sup> André GIDE, *Journal (1889-1939)*, *op.cit.*, p.1087.

<sup>376</sup> André GIDE, *Corydon*, Préface de la seconde édition 1920.

Naville, *C.R.D.N.* a été tiré en 1911 à vingt et un exemplaires (plus un), sur papier en Hollande. Eu égard à ce qui précède, on peut dire sans risque de nous tromper que ce premier ouvrage est plus abouti, ou si l'on veut, il a un goût d'une entreprise bien réfléchie pour la simple raison qu'il y a eu non seulement hésitation de la part de l'auteur (André Gide) mais aussi parce qu'il a bravé l'interdit; en ce sens qu'il a ignoré les propos désobligeants ou décourageants de ses amis lui demandant de mettre fin à son projet de publication de son manuscrit:

Des amis me dissuadaient d'achever de l'écrire. [...] Les considérations que j'exposais dans ce petit livre me paraissaient pourtant des plus importantes et je tenais pour nécessaire de les présenter<sup>377</sup>.

L'adverbe « pourtant » marque l'opposition entre André Gide et ses amis. Alors que ces derniers souhaitent qu'il arrête d'écrire son œuvre, André Gide pense qu'il convient de présenter son point de vue sur un sujet aussi délicat qu'est l'homosexualité. Mais, par peur d'aller à l'encontre des normes morales il décide d'y renoncer pour un temps:

Mais j'étais d'autre part très soucieux du bien public, et prêt à sceller ma pensée dès que je croyais qu'elle pût troubler le bon ordre. C'est bien aussi pourquoi, plutôt que par prudence personnelle, je serrai *Corydon* dans un tiroir et l'y étouffai si longtemps<sup>378</sup>.

Dans cet extrait, l'on s'aperçoit qu'André Gide soucieux de se conformer aux valeurs de sa communauté et d'éviter d'être responsable d'une pratique immoraliste, décide de mettre fin temporairement à écrire *Corydon*. Ainsi, nous notons qu'il se présente comme un être conflictuel. Sa volonté s'oppose au devoir de sa communauté. Finalement, c'est sa volonté qui l'emporte sur son devoir envers et contre tous:

Ces derniers mois néanmoins je me persuadai que ce petit livre, pour subversif qu'il fût en apparence, ne combattait après tout que le mensonge, et que rien n'est plus malsain au contraire, pour l'individu et pour la société, que le mensonge accrédité. Ce que j'en dis ici, après tout, pensais-je, ne fait point que tout cela soit. Cela est. Je tâche d'expliquer ce qui est. Et puisque l'on ne veut point, à l'ordinaire, admettre que cela est, j'examine, je tâche d'examiner, s'il est vraiment aussi déplorable qu'on le dit-que cela soit<sup>379</sup>.

En d'autres mots, par le terme « subversif » André Gide reconnaît que son œuvre défend une position qui s'oppose aux normes morales admises. Cependant, il se convainc que

---

<sup>377</sup> *Ibidem.*

<sup>378</sup> *Ibidem.*

<sup>379</sup> *Ibidem.*

cet ouvrage est utile dans la mesure où il permet de mettre fin au mensonge, c'est-à-dire, le fait de considérer que l'homosexualité est une pratique sexuelle contraire à la morale.

Dans la préface de la *traduction Américaine* de 1950, André Gide soutient que *Corydon* représente pour lui, l'œuvre la plus importante. Pourtant, après avoir fait cette déclaration, il demande aux journalistes de ne pas la publier par crainte des critiques négatives sur sa vie et son œuvre.

Un interviewer suédois vint à Neuchâtel où j'achevais de me remettre d'une crise cardiaque. D'ordinaire je ne me prête pas aux interviews; mais je venais de recevoir le prix Nobel; ce journaliste était correspondant du X.de Stockholm; Je ne pouvais décemment l'éconduire au surplus. [...]. Je répondis, sans aucun sourire, que j'aurais certainement renoncé au prix Nobel plutôt que de désavouer n'importe lequel de mes écrits. Aucun titre pourtant n'avait été prononcé; mais lorsque l'interviewer me demanda, sitôt ensuite, quel était celui de mes livres que je considérais comme le plus important, c'est sans hésitation aucune que je nommai *Corydon*. Je le priai toutefois de ne point faire état de cette déclaration, laquelle risquait de paraître paradoxale (Je n'aime pas les paradoxes) et de prendre un air de défi fort désobligeant pour les amis que je pouvais avoir en Suède: l'on m'avait accordé le prix Nobel malgré ce livre; [...]; il y aurait [...] arrogance de ma part à venir rappeler trop haut ce que certains s'efforçaient peut-être d'oublier. Mais que *Corydon* soit le plus important de mes livres, c'est ce dont je reste convaincu; et convaincu de même qu'un jour viendra où l'on s'apercevra de son importance<sup>380</sup>.

En affirmant que son œuvre la plus importante est *Corydon*, André Gide veut démontrer que malgré les oppositions et les critiques négatives sur la portée morale de cette œuvre, il ne regrette pas de l'avoir écrite. D'ailleurs, il considère cette œuvre comme la plus importante.

Face aux multiples déclarations d'André Gide, nombreux sont les critiques et contemporains qui vont porter leur jugement sur cette œuvre. Parmi ces critiques, certains trouvent le livre malsain, d'autres condamnent son auteur d'avoir traité la pédérastie comme une pratique 'normale'. D'autres encore, reprochent à André Gide de se cacher derrière la science et la culture Gréco- romaine pour justifier ses pratiques immoralistes.

Camille Mauclair, poète, romancier, historien d'art et critique littéraire français, né le 29 novembre 1872 et décédé le 23 avril 1945 est du nombre de ces critiques littéraires cités ci-dessus. Il s'exprime sur l'œuvre d'André Gide, particulièrement sur *Corydon* et *Les Faux-monnayeurs*. Il condamne sévèrement la propagation de l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide. Sa réponse à l'enquête de la revue *Les Marges* est éloquent sur ce sujet aussi sensible:

La littérature ne nous a pas été donnée pour tripoter la boue. Il va sans dire que la tendance littéraire homosexuelle doit être combattue. La tolérer au nom de la liberté et du droit de tout dire, c'est faire

---

<sup>380</sup> André GIDE, *Corydon*, préface de 1950.

naïvement le jeu d'auteurs auxquels j'avoue préférer les simples pornographes, lesquels se donnent franchement pour ce qu'ils sont et non pour des " maîtres à penser"<sup>381</sup>.

Le critique soutient qu'il faut lutter ardemment contre la propagation de l'immoralisme dans l'œuvre de Gide. L'auteur précise à cet effet, le caractère immoraliste des pratiques homosexuelles: « imaginez ce que sont les pratiques sexuelles entre deux hommes et essayez de ne pas vomir! »<sup>382</sup>. C'est dans cette optique que s'inscrit Jean de Gourmont. Selon lui, André Gide publie *Corydon* pour justifier ses pratiques immoralistes. En fait, il veut défendre ses penchants pédérastiques:

Pour faire parler de lui, Alcibiade coupa la queue de son chien et André Gide écrivit *Corydon*, apologie de la pédérastie. Ce petit essai un peu tortueux et fuyant s'appuie sur des intuitions personnelles et sur des imprécisions scientifiques et historiques<sup>383</sup>.

Le critique déclare, par ailleurs, que la théorie gidienne de l'homosexualité est fautive car ses études sont axées sur un faux fondement scientifique et historique. Il précise qu'André Gide, en voulant se baser sur des Grecs « se trompe facilement de route »<sup>384</sup>, et affirme qu'il se sent dans l'obligation « de le guider, de la main, pour l'empêcher d'être normal, c'est-à-dire, pédéraste »<sup>385</sup>. Pour ces diverses raisons, Jean de Gourmont, écrivain français, collaborateur au *Mercure de France* et défenseur de la morale comme le confirme son œuvre, *L'Art et la morale*<sup>386</sup>, ne peut s'empêcher de s'exclamer « en tout cas pour les Corydons, la femme est sans odeur sexuelle et l'amour se joue hors des règles!!! »<sup>387</sup>. Autrement dit, la pédérastie que défend André Gide dans son œuvre s'oppose aux valeurs morales. Abordant dans le même sens, le docteur François Nazier écrit:

Gide prétend n'avoir en vue que les pédérastes normaux. Ce n'est pas assez, d'éliminer les malades, les invertis, et de déclarer que sont normaux les philopèdes virils, sains et bien portants; il faudrait nous dire le genre de rapports que l'on admet entre les pédérastes dits normaux<sup>388</sup>.

---

<sup>381</sup> Patrick CARDON & Octave UZANNE, « Enquête sur l'homosexualité en littérature », *Les Marges*, N°19, Mars-avril 1926, p.44.

<sup>382</sup> *Idem*, p.14.

<sup>383</sup> Jean DE GOURMONT, *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> octobre 1924, p. 170. Repris dans *Bibliothèque des Amis d'André Gide*, n° 55, Janvier 1982, p.409.[en ligne]:[www.gidiana.net/Comptes\\_rendus/Presse\\_Corydon/CR\\_Gourmont\\_Corydon.html](http://www.gidiana.net/Comptes_rendus/Presse_Corydon/CR_Gourmont_Corydon.html). Consulté le 12/4/2013.

<sup>384</sup> *Ibidem*.

<sup>385</sup> *Idem*, p.171.

<sup>386</sup> Jean de GOURMONT, *L'Art et la morale*, Paris, Mercure de France, 1912.

<sup>387</sup> *Idem*, p.173.

<sup>388</sup> François NAZIER, *L'Anti-Corydon, Essai sur l'inversion sexuelle*, Paris, Éditions du siècle, 1924, p.126.



Cette remarque nous invite à examiner de plus près ce qu'André Gide appelle la normale et pourquoi ce terme s'oppose-t-il à la norme et renvoie à l'immoralisme dans les rapports sexuels? La notion de l'immoralisme se définit par rapport à la "norme". En fait, ce vocable traite de tout ce qui est conforme à la règle. La norme désigne également ce qui est habituel ou conforme à la majorité des cas; c'est-à-dire, une pratique dans laquelle s'inscrit l'actant collectif. En dépit de tout cela, pour André Gide, il faut plutôt parler de normale. Ce terme désigne pour lui, toute action entreprise en accord avec ses désirs et ses besoins. Citons un passage dans l'œuvre autobiographique où l'auteur fait référence à ce mot:

Mais qu'ai-je besoin d'évoquer ces lugubres jours? Leur souvenir explique-t-il mon délire de cette nuit? La tentative auprès de Mériem, cet effort de "normalisation", était resté sans lendemain, car il n'allait point dans mon sens; à présent je trouvais enfin ma normale<sup>389</sup>.

Cette notion de « normale », André Gide la définit clairement comme son « plaisir [...] sans arrière pensée et [...] suivi d'aucun remords [...] »<sup>390</sup>. Il s'agit donc de mépriser la morale courante. En un mot, cette pédérastie qu'André Gide qualifie de normale s'inscrit dans l'immoralisme, comme cela a été dit précédemment.

De plus, François Nazier refuse d'admettre la théorie d'André Gide qui soutient que la pédérastie dans la société grecque favorise la santé des époux, la respectabilité du foyer, l'honneur de la femme et la paix dans le foyer. C'est d'ailleurs ce refus de ces diverses théories proposées par André Gide dans *Corydon* qui justifie le titre de son œuvre, *L'Anti-Corydon*. Le préfixe « anti », exprime l'idée d'opposition des idées développées dans l'œuvre d'André Gide et celle de François Nazier. C'est ce qui justifie le fait que le critique s'oppose à l'idée gidienne selon laquelle tous les animaux sont pédérastes et que la pédérastie soit une chose naturelle. À ce propos, il affirme:

Ce qui pousse le mâle vers le mâle, ce n'est pas le désir de jouir de ce mâle comme il jouirait d'une femme, mais d'exonérer ses glandes sexuelles de la façon la plus commode, faute de femelle; cela, si les mots ont un sens, c'est de la masturbation<sup>391</sup>.

---

<sup>389</sup> André GIDE, *Si le grain ne meurt*, [1921]: *Souvenirs et Voyages*; Paris, Gallimard, « La Pléiade », Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON, avec la Collaboration de Daniel DUROSAY et Martine SAGAERT, 2001, p.309-310.

<sup>390</sup> *Idem*, p.311.

<sup>391</sup> François NAZIER, *L'Anti-Corydon, Essai sur l'inversion sexuelle*, *op.cit.*, p.126.

Autant dire que l'homosexualité diffère de la pratique sexuelle communément admise, car selon l'auteur, cette pratique sexuelle consiste à provoquer le plaisir sexuel par l'excitation manuelle des parties génitales du partenaire ou de soi-même.

Pierre Mauriac, le critique littéraire français, accuse également André Gide de vouloir justifier ses pratiques comportementales, surtout sexuelles, au nom de la science. C'est pour cette raison qu'il écrit dans la *Gazette médicale de France*, du 15 septembre 1928, un article intitulé: "Parmi les ténèbres de la sexualité" où il traite de *Corydon*. Il précise à cet effet que:

Subitement, il s'accorde le droit de se révéler tout entier. Au nom du bon sens ou de la raison, M.Gide veut reconquérir son assurance" et sans fausse honte, justifier ses goûts. "C'est une défense de la pédérastie qu'il écrit," et son livre éclate dans un grand fracas de chaînes brisées qui annonce la délivrance des homosexuels<sup>392</sup>.

L'auteur soutient que la subjectivité présente dans *Corydon* ramène directement à André Gide et non aux pédérastes qu'il légitime leur pratique sexuelle immoraliste. Le critique affirme qu'André Gide se cache derrière un masque d'hypocrisie que l'on doit ôter:

C'est bien de ce paradis des homosexuels dont M.Gide se fait l'ange gardien à la plume flamboyante. Mais ni son talent, ni son audace ne peuvent nous éblouir, ni nous faire voir dans ses discours " autre chose que la couverture de leur vilénie infâme sans amour et contre nature"<sup>393</sup>.

Le critique souligne que l'on doit porter une critique sévère de ces pratiques immoralistes qu'André Gide s'évertue à défendre. Jugeons-en par ces propos de Pierre Mauriac:

C'est à cette coutume contagieuse et à ceux qui l'essaient, comme ils feraient d'un microbe, que doivent aller les mots durs, et non aux vrais invertis qui n'ont d'autres refuges dans notre société que l'ombre de l'immolation<sup>394</sup>.

En d'autres mots, la pédérastie que défend André Gide a une influence négative sur ses contemporains. C'est pourquoi, l'auteur préconise que l'on porte une critique acerbe contre ceux qui légitiment la pédérastie. Pierre Mauriac montre qu'à travers la normalisation de la pédérastie, André Gide essaie de justifier ses pratiques immoralistes:

Au contraire André Gide détourne la tête de ces infirmes. Il ne prêche que "l'amour grec", la pédérastie qui ne comporte aucun efféminement. C'est pour lui seul qu'il a fait le geste libérateur. Et il

<sup>392</sup> Pierre MAURIAC, «Parmi les ténèbres de la sexualité», *Gazette Médicale de France*, supplément Littéraire, 15 septembre 1928, p.527. [en ligne]:[www.gidiana.net/Corydon.htm](http://www.gidiana.net/Corydon.htm), consulté le 12/3/2013.

<sup>393</sup> *Idem*, p.529.

<sup>394</sup> *Idem*, p.530.

le juge assez haut, assez grand, assez pur, pour l'imposer sinon à l'adhésion, du moins au respect de tous<sup>395</sup>.

Mauriac présente André Gide comme une personne qui a une pratique comportementale non conforme à la morale. À travers cette prise de conscience de son homosexualité, il assume, pour ainsi dire, son identité. Le critique (Pierre Mauriac) conclut que: «" C'est une défense de la pédérastie qu'il écrit", [André Gide] et son livre éclate dans un grand fracas de chaînes brisées qui annonce la délivrance des homosexuels »<sup>396</sup>.

Un des livres qui critiquent également les pratiques immoralistes qu'André Gide défend dans *Corydon* est celui du critique littéraire François Porché: *L'amour qui n'ose pas dire son nom*, en 1927. Dans cet ouvrage, il porte des attaques violentes contre *Corydon* et un regard critique sur la problématique de l'homosexualité en tant que sujet littéraire. Parlant de *Corydon*, François Porché énonce que:

[...]Nul n'eût osé croire, il y a encore quelques années, quand triompha insolemment *Sodome et Gomorrhe*, qu'un homosexuel, non pas cette fois-ci sous le voile de la fiction, mais à découvert et parlant en son nom personnel, entreprendrait l'apologie de son penchant<sup>397</sup>.

Comme on le voit bien, l'auteur soutient que l'on est étonné de voir un écrivain de la trempe d'André Gide vouloir légitimer une pratique sexuelle que l'on a toujours jugée contraire aux normes morales. En fait, ce qui surprend ce critique est le fait qu'André Gide, contrairement à ses prédécesseurs, n'ait pas écrit son livre à la troisième personne du singulier « il » qui montre sa neutralité mais en utilisant la première personne du singulier « je » qui marque la subjectivité. Et, cela se perçoit dès les premières lignes dans sa préface où il utilise le pronom "je" à maintes reprises: « Ma pensée n'a fait ici que s'affermir [...] Ce que je pensais avant la guerre, je le pense plus fort aujourd'hui »<sup>398</sup>. Cette première personne du singulier révèle la détermination d'André Gide de montrer explicitement son opposition à cette conception générale et convenue de l'homosexualité. Toutefois, Pierre Mauriac, pense qu'il s'agit d'une fausse subjectivité que l'on perçoit dans *Corydon*. Pour lui, André Gide se base sur la science comme argument et se cache derrière un masque d'hypocrisie. Aussi, ce

---

<sup>395</sup> *Ibidem*.

<sup>396</sup> *Idem*, p.527.

<sup>397</sup> François PORCHÉ, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, Paris, Grasset, 1924, p.172. À ce sujet, Il convient de consulter le chapitre XIV: Gide audacieux, examen de *Corydon*.

<sup>398</sup> André GIDE, *Corydon*, préface de 1922, *op.cit.*, p.8.

qui discrédite André Gide est le fait que cette œuvre est suivie d'une œuvre autobiographique, *Si le Grain ne meurt* dans laquelle, il révèle ses penchants homosexuels.

Cette publication de son œuvre autobiographique suscite une réaction très vive de l'écrivain français, et critique littéraire Charles Du Bos, né le 27 octobre 1882 et décédé le 5 août 1939. Il décide d'interpeller André Gide malgré leur amitié. C'est ce qui ressort de son célèbre *Dialogue avec André Gide*, qui paraît en 1929. Dans ce texte, Charles Du Bos consacre une étude intitulée " Labyrinthe de Claire- voie" à *Si le grain ne meurt* et à *Corydon*. Dans cette œuvre, Charles Du Bos affirme:

Après la publication de *Corydon* et de *Si le Grain ne meurt*, écrire sur Gide et sur son œuvre en laissant de côté la pédérastie équivaut à écrire sur Byron, depuis la publication d'Astarté, en laissant de côté l'inceste, il s'agit bien ici d'un impératif catégorique, - et qui même ici est deux fois tel, ressortissant d'une part au sujet, de l'autre à la question morale aujourd'hui inéluctable que le sujet soulève et pose<sup>399</sup>.

Ce qui étonne ce critique c'est le fait qu'André Gide s'évertue à légitimer la pédérastie alors que cette pratique sexuelle est interdite par les normes morales. C'est ce qui amène Charles Du Bos à citer André Gide dans un passage de *Si le Grain ne meurt*: « Car il ne me suffisait pas de m'émanciper de la règle; je prétendais légitimer mon délire, donner raison à ma folie »<sup>400</sup>. En d'autres termes, la pédérastie démontre l'état de folie dans lequel se trouve André Gide. Charles Du Bos considère qu'avec *Corydon*:

[...] nous redescendons dans une plaine non moins " morne" que celle de Waterloo, toute démunie de sa grandeur, non moins susceptible toutefois d'abriter, elle aussi, pour mineur que soit l'enjeu, un désastre: la plaine (usons du titre adopté par *Corydon* de la Défense de la pédérastie<sup>401</sup>.

Cet extrait montre toujours qu'avec *Corydon*, André Gide veut simplement défendre la pédérastie- considérée par ailleurs comme un acte pernicieux. Dès la réception de la lettre de son ami, André Gide s'empresse de lui révéler leur désaccord sur le modèle idéal:

Au fond, l'essentielle différence entre vous et moi, c'est que vous croyez à la nécessité d'un but et surtout d'un modèle idéal pour pouvoir rejoindre ou simplement approcher la perfection; moi, je voudrais montrer dans mon Bernard une nature haute et noble, et qui, cependant, avance dans la vie sans but, chez qui le but ne soit que l'acte même de vivre<sup>402</sup>.

---

<sup>399</sup> Charles DU BOS, *Le Dialogue avec André Gide*, Paris, au Sans pareil, 1929, p.194.

<sup>400</sup> *Idem*, p.229.

<sup>401</sup> *Idem*, p.232.

<sup>402</sup> *Idem*, p.337.

On comprend que pour André Gide, le modèle idéal d'une pratique comportementale ne consiste pas à se conformer aux valeurs de sa communauté mais d'en créer d'autres, les siennes.

Par ailleurs, le terme de « pédéraste normal » qu'il emploie dans son œuvre *Corydon* ne convient pas à Charles Du Bos car pour lui, ce mot représente l'élite qui, dans ce cas, est la seule à être prise en compte. Selon le critique,

[...] cette expression n'a de portée qu'à l'intérieur du cercle (signification dantesque du terme) de la pédérastie normale, le pédéraste ne l'est, ne peut l'être que par rapport à l'inverti hors de ce cercle, c'est-à-dire, envisagé cette fois en fonction de l'ensemble de la nature. Il ne peut plus prétendre à quelque norme que ce soit, parce que cette nature [...] il la contredit<sup>403</sup>.

Cet extrait démontre que dans l'assertion de Charles Du Bos, il est inconcevable de voir André Gide présenter la pédérastie comme un phénomène naturel et surtout, soutenir que c'est « le naturel lui-même »<sup>404</sup>. Il conclut ses propos en ces termes:

*Corydon* ne vise à rien de moins qu'à nous induire à reconnaître dans la pédérastie non point seulement [...] un phénomène naturel, mais le naturel lui-même, à obtenir pour l'anomalie les bénéfices de la norme, et même, vis-à-vis de celle-ci, eu égard à certains avantages éducatifs, un traitement de faveur<sup>405</sup>.

André Gide en écrivant ses œuvres *Corydon* et *Si le Grain ne meurt* veut rendre la pratique sexuelle que l'on considère comme une anomalie en une norme voire en une morale qui ne s'oppose pas et/ou/ serait identique aux pratiques sexuelles admises.

Dans la même veine de la critique de l'homosexualité dans l'œuvre d'André Gide par ses contemporains, paraît un pamphlet anonyme qui qualifie André Gide de « malfaiteur ». C'est une lettre intitulée: « Accusation publique d'assassinat d'âme contre André Gide », parue pour la première fois en 1924, sans nom d'éditeur ni d'auteur. Il s'agit d'un père de famille qui accuse André Gide d'être responsable du suicide de son fils qui a lu *Les Nourritures terrestres*. À ce propos, Bernard Chasse affirme qu'André Gide a répondu à toutes ces affirmations dans « De l'influence en littérature », en précisant:

---

<sup>403</sup> *Idem*, p.194.

<sup>404</sup> *Idem*, p.233.

<sup>405</sup> *Ibidem*.

Ceux que la littérature a tués, je pense qu'ils portaient déjà la mort en eux; ceux qui se sont faits chrétiens étaient admirablement prêts pour l'être; l'influence, disais-je, ne crée rien: elle éveille.<sup>406</sup>

Aussi, selon Roger Martin Du Gard, lauréat du prix Nobel de littérature de 1937, écrivain français né 23 mars 1881, André Gide s'était déjà défendu contre ceux qui l'accusent de pervertir la jeunesse en affirmant : « Tous les jeunes qui sont venus à moi, mon influence a toujours été utile et salubre. Oui, ce n'est pas un paradoxe: mon rôle a toujours été moralisateur »<sup>407</sup>. Pour André Gide, son influence est salutaire dans la mesure où elle permet aux jeunes de sortir d'une morale austère pour vivre dans une nouvelle morale plus libre: celle qui consiste à vivre sans devoir<sup>408</sup>. Toujours, dans sa volonté de porter une critique sur l'ensemble de l'œuvre d'André Gide, François Paul Alibert précise que:

Toute l'œuvre d'André s'avance d'un pas tantôt dérobé, tantôt délibéré, vers *Corydon*. Je n'assume point que *Corydon* soit le suprême aboutissement de sa pensée et de son œuvre; je l'y vois au contraire, et presque dès le début, en filigrane et comme sous-jacent<sup>409</sup>.

Pour ce critique, la défense de la pédérastie par André Gide dans *Corydon* confirme les diverses pratiques immoralistes dans lesquelles il ne cesse d'inscrire ses sujets dans sa fiction romanesque. Ainsi, *Corydon* est la confirmation du rejet de la morale religieuse, des normes sociales, religieuses, de la culture et de l'éducation par André Gide. Paul Alibert souligne alors: « Qu'évidemment, ce n'est point une si mauvaise méthode que de se faire d'abord l'avocat du diable »<sup>410</sup>.

Cette détermination à censurer l'homosexualité dans l'œuvre d'André Gide se vérifie également chez certains critiques italiens. Guido Manacorda est le chef du mouvement néo-

---

<sup>406</sup> André GIDE, *Prétextes: Réflexion sur quelques points de littérature et de Morale*, Paris: Mercure de France, 1947, p.28.

<sup>407</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Notes sur André Gide, 1913-1951*, (30 juillet 1931), Paris, Gallimard, 1951, p.97.

<sup>408</sup> « Je tiens la liberté pour chose redoutable et désastreuse qu'il faut tâcher de réduire ou de supprimer chez soi d'abord-et même si l'on peut chez les autres. L'effrayant, c'est l'esclavage non consenti, imposé; l'excellent, c'est celui qu'on s'impose; faute de mieux celui auquel on se soumet. Ô **servitude volontaire**. [...]. Il ne plaît de servir; il ne me plaît point d'être esclave; esclave de mon passé, esclave de mes projets d'avenir, esclave de ma foi, de mon doute, de ma haine ou de mon amour ». André GIDE, cité par Laurent GAGNEBIN, «André Gide nous interroge. Essai critique sur sa pensée religieuse et morale», *L'athéisme nous interroge, Beauvoir, Camus, Gide, Sartre, op.cit.*, p.253

<sup>409</sup> François PAUL ALIBERT, *En marge d'André Gide: portrait et fac-similé de l'auteur*, Paris, Les Œuvres Représentatives, 1930. [en ligne]:[www.gidiana.net/alibert.htm](http://www.gidiana.net/alibert.htm), consulté le 12/3/2014.

<sup>410</sup> *Ibidem*.

Mystique qui exerce encore une influence remarquable sur la jeunesse d'après guerre, en Italie. Le critique précise que de nombreuses choses le gênent et le choquent dans les mœurs, dans la pensée de plusieurs écrivains de son temps. Il montre que la morale d'André Gide est:

Celle du " puritain", qui, parvenu à la pédérastie- pédérastie romantique [...] proclame solennellement à qui s'en moque qu'il a rééduqué "son propre instinct" et retrouvé, l'âme et la chair finalement allégées," sa propre normalité"<sup>411</sup>.

Il montre qu'André Gide passe d'une pureté morale à une personne immoraliste. Il rejette les principes moraux traditionnels au profit des désirs de la chair.

Toujours dans la revue *Latinité*, l'écrivain Camille Mauclair issue d'une famille catholique Lorraine porte une critique sur l'anticonformisme moral des œuvres romanesques d'André Gide et particulièrement sur l'homosexualité:

[...] J'ai aimé ses premiers livres. Puis, ses directives m'ont déçu, inquiété. Et, enfin j'ai eu horreur de son âme. [...]. Il n'est pas étonnant que M. Gide soit très goûté par les gens d'Europe centrale qui chérissent le freudisme, le nudisme et l'homosexualité<sup>412</sup>.

Pour cet écrivain, toute l'œuvre d'André Gide converge vers la quête incessante des plaisirs du corps. Dans son assertion, André Gide n'est pas seulement un adepte de l'homosexualité. Il est aussi un sympathisant du Freudisme, c'est-à-dire, l'ensemble des théories et des méthodes psychanalytiques axées sur la quête des plaisirs du corps. Aussi, il est un disciple du nudisme qui est une doctrine prônant la vie au grand air dans un état de complète nudité sans tenir compte des normes morales. C'est dans cette optique que Danielle Guérin affirme que:

*L'Immoraliste* montre que le désir homosexuel résiste à la morale puritaine qui assimile la chair au péché. Il ne s'agit plus de délivrer l'âme du poids du corps, l'esprit ne constitue plus un obstacle à la sensualité<sup>413</sup>.

André Gide rompt avec la lutte de l'âme et du corps que nous observons dans ses livres de jeunesse comme *André Walter*. Il met fin aussi au sentiment de culpabilité lié aux

---

<sup>411</sup> Enquête sur André Gide, *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.21.

<sup>412</sup> *Idem*, p.44.

<sup>413</sup> Danielle GUÉRIN, « Oscar Wilde », *Bulletin Bimestriel de la Société*, Paris, Numéro 4, août/ September, 2006,[en ligne] [www.oscholars.com/.../Rue des Beaux Arts 4. html](http://www.oscholars.com/.../Rue des Beaux Arts 4. html), consulté le 12/5/2013.



pratiques immoralistes comme l'enseigne la morale religieuse. En outre, Camille Mauclair<sup>414</sup> reproche également à André Gide d'avoir érigé la vie des pédérastes en méthode:

L'homosexualité avouée de M. Gide n'eût concerné que lui. Ce qu'on eût pu juger répugnant, monstrueux, fut demeuré clandestin, et la critique n'eût point eu à s'en occuper. Mais il a fait une religion: il a accompli avec une triste habileté l'union du piétisme et de la sensualité dépravée<sup>415</sup>.

Selon Camille Mauclair, André Gide ne s'évertue plus à dissocier le corps et l'esprit; sujet, pour lui, dépassé et sans objet pourrait-on dire. Au contraire, son but principal est de célébrer ardemment la sensualité. Par ailleurs, en lisant les lignes qu'André Gide publie dans la *Nouvelle Revue française* en 1914, Paul Claudel, un de ses meilleurs amis est surpris par le caractère immoraliste du texte et de son contenu. Paul Claudel qui après sa conversion cherche à convertir son ami à la religion catholique, décide de lui écrire une lettre afin de montrer à André Gide que ses textes ont une portée contraire aux bonnes mœurs:

Au nom du ciel, Gide, comment avez-vous pu écrire le passage que je trouve à la page 478 du dernier n° de la NRF? Ne savez-vous pas qu'après *Saül* et *L'Immoraliste* vous n'avez plus une imprudence à commettre? Faut-il décidément croire, ce que je n'ai jamais voulu faire, que vous êtes vous-mêmes un participant de ces mœurs affreuses? Répondez-moi, vous le devez. Si vous vous taisez, ou si vous n'êtes pas absolument net, je saurai à quoi m'en tenir. Si vous n'êtes pas un pédéraste, pourquoi cette étrange prédilection pour ce genre de sujets? Et si vous en êtes un, malheureux, guérissez-vous et n'étalez pas ces abominations. Consultez Madame Gide; consultez la meilleure part de votre cœur. Ne voyez- vous pas que vous-vous perdez, vous et ceux qui vous entourent de plus près? Ne vous rendez-vous pas compte de l'effet que peuvent avoir vos livres sur de malheureux jeunes gens? Votre ami attristé P. Claudel<sup>416</sup>.

Cette lettre nous présente l'état affectif de Paul Claudel; il vient de se rendre compte que son meilleur ami- André Gide- ne partage plus la même conception de la morale. Ce dernier écrit des textes qui s'opposent aux valeurs morales admises par la communauté. Sa plaidoirie en faveur de la pédérastie le répugne. Non seulement, il demande à André Gide de répondre à sa lettre afin qu'il sache s'il se trompe ou pas; mais aussi, il lui demande d'aller voir sa femme Madeleine car étant une fervente croyante, elle peut l'aider à revenir aux normes morales qu'il rejette.

---

<sup>414</sup> En réalité c'est son pseudonyme littéraire qui est Camille Mauclair. Son vrai nom est Laurent Séverin Faust. Il est né à Paris le 29 décembre 1872, d'une famille catholique lorraine, transplantée depuis longtemps dans la Capitale. Nous n'avons pas assez de détails à propos des origines de l'écrivain qui, suivant Gérard Jean-Aubry, remonte «à quelque plus lointain atavisme danois». Mauclair décède à Paris, le 23 avril 1945.

<sup>415</sup> Enquête sur André Gide, *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.34.

<sup>416</sup> André GIDE & Paul CLAUDEL, *Correspondance, 1899-1926*, Nouvelle Revue Française, Gallimard, 1949. Lettre de Claudel à André Gide, Hambourg, 2 mars 1914.

Quelques jours plus tard, André Gide reçoit la lettre de son meilleur ami. Dès la réception de celle-ci, il sent un malaise. C'est ce qu'il exprime dans son *Journal* du 28 mars 1914.

C'est à Florence que j'ai reçu la lettre comminatoire de Claudel que la page 478 des Caves a déclenchée. Puissé-je n'être pas devancé par les événements! Est-il bien sage de s'en aller en voyage comme je projette de faire avec Mme Mayrisch et Ghéon, tandis que rien n'est prêt encore ni de *Corydon*, ni du reste? Mais, toute ma vie et sans cesse, j'ai eu et retrouvé partout cette crainte de ne pas avoir le temps, et que le terrain ne manque soudain sous mes pas<sup>417</sup>.

En utilisant l'adjectif « comminatoire » André Gide se convainc qu'en réalité cette lettre que lui écrit son ami Paul Claudel est une menace à son égard. C'est la raison pour laquelle, il décide de lui répondre rapidement mais sur un ton aussi véhément. Il s'applique à lui prouver qu'il est déterminé à rompre avec les normes morales. Il écrit à ce propos :

De quel droit cette sommation? Au nom de quoi ces questions? Si c'est au nom de l'amitié, pouvez-vous supposer un instant que je m'y déroberais? Il m'est très pénible qu'il y ait mépris entre nous; mais votre lettre est entrain d'en créer une nouvelle, car de quelle manière que je m'y prenne, que j'y réponde ou que je n'y réponde pas, je pressens que vous allez me méjuger. [...] C'est à présent à l'ami que je parle, comme je parlerai au prêtre, dont le devoir strict serait de me garder le secret devant Dieu. Je n'ai jamais éprouvé le désir devant la femme; et la grande tristesse de ma vie, c'est que le plus constant amour, le plus prolongé, le plus vif, n'ait pu s'accompagner de rien de ce qui d'ordinaire le précède. Il semblait au contraire que l'amour empêchât chez moi le désir<sup>418</sup>.

André Gide, sous la pression de son ami, avoue enfin que réellement il préfère avoir des relations avec des hommes plutôt qu'avec la femme car, il n'éprouve aucun désir sexuel devant elle. Sans avoir égard à la main tendue par son ami Paul Claudel et ses conseils, André Gide s'obstine à camper sur sa position. Presque désarmé, Paul Claudel ne peut s'empêcher de dévoiler ce secret à leurs trois amis communs. Ce sont Jacques Rivière, Francis Jammes, et l'abbé Fontaine<sup>419</sup>. Paul Claudel leur adresse une lettre dans laquelle il les invite d'écrire à leur tour à André Gide afin qu'il abandonne ses pratiques sexuelles immoralistes et qu'il revienne à la raison :

[...] Vous savez maintenant tout sur Gide. Comme il est providentiel que vous soyez maintenant un chrétien! Vous pouvez lui faire beaucoup de biens. Pour moi, c'est simplement une nature ultra-nerveuse qui s'est affalée, s'est exagéré son cas, et s'est empoisonné de médecine, de philosophie et de littérature. Comme il est heureux qu'il se soit enfin ouvert! C'est naturellement un prêtre qui lui ferait le plus de bien. Sinon, il ferait bien de voir l'homme le plus compétent que je connaisse dans les maladies nerveuses, le Dr Bucher, de Strasbourg, qui est un homme vraiment extraordinaire. Conseillez-le à

<sup>417</sup> André GIDE, *Journal* (1889-1939), *op.cit.*, p.399.

<sup>418</sup> André GIDE & François MAURIAC, *Correspondance* 1912-1950, éditions Jacqueline Morton, *Cahiers André Gide*, 2, Gallimard, 1971. Lettre d'André Gide à Paul Claudel, Florence, 7 mars 1914.

<sup>419</sup> Ces trois amis sont considérés comme des conformistes moraux. L'abbé Fontaine est connu comme un grand écrivain dans le monde littéraire et celui que l'on considère comme le dernier confesseur de Huysmans, qui lui lègue sa bibliothèque en mourant.

Gide. S'il ne réagit pas énergiquement, il est sur le chemin du *breakdown* le plus complet. Il faut le remonter et surtout ne pas le laisser tomber dans le désespoir. Mais vous jugerez de tout cela mieux que moi. C'est bien hasardeux de formuler un diagnostic par lettre. Et je n'ai jamais connu Gide autrement que par correspondance<sup>420</sup>.

Pour son ami, la pédérastie qu'André Gide défend tire sa source de la maladie des nerfs. Ainsi, il énonce qu'André Gide a besoin d'un médecin pour l'examiner mais aussi avec l'aide d'un prêtre. Malgré cela, André Gide comme d'habitude pense qu'un prêtre ne peut pas changer sa nouvelle personnalité et sa conception de la pédérastie. Il soutient que l'église n'a rien à avoir avec la problématique de la pédérastie: « Il est malséant de chercher à intéresser Dieu à des défaillances physiques dont une meilleure hygiène peut aussi bien venir à bout »<sup>421</sup>. Pour André Gide, ce n'est pas Dieu qui l'empêcherait de vivre sa pédérastie. Le critique littéraire, Léon Pierre Quint aborde dans le même sens qu'André Gide lorsqu'il affirme:

Il est remarquable que, sans le secours ni d'un prêtre, ni d'un psychiatre, Gide se soit dégagé seul de cette forme d'obsession sexuelle. Il a aspiré du plus profond de lui à un amour et voici qu'en 1917, il rencontre, dans son propre milieu, l'adolescent si longtemps attendu. Il semble que son désir de le rencontrer l'ait fait apparaître. " Un pareil calme, je ne l'avais plus connu depuis des mois, des années<sup>422</sup>.

Pour Léon Pierre Quint, la pédérastie est le fruit d'une quête perpétuelle de la vraie identité d'André Gide. C'est pourquoi, il renchérit en soutenant qu'André Gide éprouve « un rajeunissement, une sorte de puberté nouvelle, un élan tel qu'il est prêt à tout sacrifier à cet amour »<sup>423</sup>. En d'autres termes, pour défendre cette nouvelle théorie qu'est la pédérastie dans ses œuvres, André Gide est prêt à sacrifier toute son éducation morale, sa culture, sa religion et ses amis.

Cependant, s'étant déjà mis, plus ou moins, en marge des convenances sociétales, André Gide s'en prend sans ménagement à ses contemporains qui soutiennent et défendent des idées contraires aux normes morales-les siennes:

Pour le mal que vous dites que font mes livres, je n'y puis croire depuis que je connais le nombre de ceux que le mensonge des mœurs étouffe comme moi. Et ne voyez point dans cette phrase une approbation d'aucune mœurs, ni même d'aucuns désirs; mais l'hypocrisie m'est odieuse et je sais qu'il en est qu'elle tue. Je ne puis croire que la religion laisse ceux-là qui sont pareils à moi de côté. Je ne puis croire qu'elle n'en laisse aucun de côté. Par quelle lâcheté, puisque Dieu m'appelle à parler, escamoterais-je cette question dans mes livres? Je n'ai pas choisi d'être ainsi. Je puis lutter contre mes

<sup>420</sup> André GIDE & Paul CLAUDEL, *Correspondance, 1899-1926*, Nouvelle Revue Française, Gallimard, 1949, p.157.

<sup>421</sup> André GIDE, cité par Léon Pierre QUINT, *André Gide, L'homme sa vie- son œuvre, Entretiens avec Gide et ses contemporains*, Librairie stock, 1952, p.228-229.

<sup>422</sup> *Idem*, p.229.

<sup>423</sup> *Idem*, p.230.

désirs; je peux triompher d'eux, je ne peux ni choisir l'objet de mes désirs, ni m'en inventer d'autres, sur ordre ou par imitation<sup>424</sup>.

Selon les propos d'André Gide, la portée immoraliste que l'on dit émergée dans ses œuvres, mieux de l'apologie de la pédérastie, clame-t-on, faite par lui n'est qu'une mauvaise interprétation de ses détracteurs. Les gens et surtout ses contemporains par peur de se sentir exclus préfèrent accepter de se conformer aux normes dictées par la communauté. Il conclut que la pédérastie n'est pas contraire aux normes religieuses car il croit être un messenger venant de Dieu, dont il serait le prophète. Ainsi déclare-t-il: « Dieu m'appelle à parler ».

Par ailleurs, aux yeux de la plupart de ses contemporains, André Gide s'adonne à une déformation scandaleuse de la réalité; celle qui consiste à présenter à l'homme toute possibilité de refus de régler ses pratiques comportementales sur la morale. Pour ces derniers, la vie d'André Gide et son œuvre sont indissociables car les idées défendues dans son œuvre révèlent sa conception de la morale.

L'un des premiers auteurs à porter un jugement moral sur l'œuvre romanesque d'André Gide est Lebarbier Christian de Marcel, écrivain français, auteur de plusieurs ouvrages tels que: *Trajets poèmes*<sup>425</sup>. Pour cet auteur, la vie et l'œuvre d'André Gide sont inséparables. Ainsi, porter un jugement sur l'auteur c'est implicitement porter un jugement moral sur son œuvre littéraire. Il énonce qu'André Gide est un homme double, c'est-à-dire, qu'il n'est ni chrétien, ni païen:

L'homme moderne n'est pas un, sinon quand sa volonté s'en mêle. Il est double et divers. Double, c'est le moins qu'il puisse être. Quel homme digne de ce nom n'est pas à la fois chrétien et païen? Et le voilà triple, s'il est aussi catholique, qui est une façon païenne d'être chrétien, et chrétienne d'être païen<sup>426</sup>.

L'auteur porte, en effet, un jugement moral sur l'œuvre d'André Gide. En réalité, il montre qu'« il est détaché, libre de tout afin de mieux se sentir vivre »<sup>427</sup>. En d'autres mots, l'homme moderne que représente André Gide est celui qui n'est soumis à aucune volonté extérieure. Henri Simon né en 1875 et décédé en janvier 1934 ne pense pas autrement; à ce propos il écrit:

---

<sup>424</sup> André GIDE & François MAURIAC, *Correspondance* 1912-1950, éditions Jacqueline Morton, *Cahiers André Gide*, 2, Gallimard, 1971. Lettre d'André Gide à Paul Claudel, Florence, 7 mars 1914.

<sup>425</sup> Marcel LEBARBIER, *Trajet: poèmes*, Paris: vigot et frères, 1945.

<sup>426</sup> Christian de Marcel LEBARBIER, *Données sur André Gide et l'homme moderne*, [en ligne] [www.gidiana.net/Christian.htm](http://www.gidiana.net/Christian.htm), consulté le 16/4/2013.

<sup>427</sup> *Ibidem*.

Recherche qu'il poursuit à travers toutes les positions morales antinomiques et par l'épreuve loyale de l'une après l'autre. Car l'exigence de la ferveur va de pair avec celle de la sincérité, de la loyauté absolue envers soi-même, de l'authenticité- encore un mot habituel de son vocabulaire.<sup>428</sup>

Henri Simon soutient qu'en choisissant de nouvelles valeurs comme la ferveur et la sincérité, André Gide démontre son indépendance à l'égard des pratiques comportementales et de la morale.

Pour Gabory Georges, poète, romancier et essayiste français, l'œuvre d'André Gide n'est que « désordre, contradiction, incohérence »<sup>429</sup>. Nous sommes en droit de croire que ces trois termes renvoient à un jugement péjoratif sur l'œuvre gidienne. L'auteur se convainc que c'est cet esprit d'indifférence à la morale que nous observons dans *L'Immoraliste*: « L'Immoraliste, c'est l'aventure d'un homme entraîné par cet esprit. Michel, une fois sorti de sa vie par hasard n'y peut plus rentrer, il s'y sent à l'étroit. Le domaine de la conscience paraît trop petit; [...] »<sup>430</sup>. Michel est donc un actant qui rejette la morale. Pour ces diverses raisons, Lièvre Pierre affirme qu'André Gide s'applique une forme « d'immoralité fétide et de christianisme malsain »<sup>431</sup>. Les adjectifs qualificatifs, fétide et malsain révèlent, encore, les comportements immoralistes dans lesquels s'inscrivent André Gide et son œuvre.

Quant à François-Paul Alibert, poète et journaliste français, né à Carcassonne le 18 mars 1873 et décédé le 23 juin 1953, il pense également que la vie d'André Gide est le reflet de son œuvre. En conséquence, il le définit comme un immoraliste classique: « André Gide, [...] ou l'immoralisme des classiques »<sup>432</sup>. Ce rejet de la morale dans l'œuvre de l'auteur s'éclaire encore mieux si nous tenons compte de ces propos: « André Gide est aussi un philosophe cynique. Peut être est-ce là qu'il faut le plus secrètement le chercher, car le cynisme encore est une pudeur »<sup>433</sup>. Le critique à travers l'adjectif "cynique" montre qu'André Gide est une personne qui méprise les conventions sociales et la morale communément admises. C'est aussi une manière de justifier le fait que l'œuvre d'André Gide choque le sentiment moral. On peut alors considérer que:

---

<sup>428</sup> Henri SIMON cité par Michel RAIMOND, *Les critiques de notre temps et Gide*, Paris, Garnier frères, 1971, p.97.

<sup>429</sup> Georges GABORY, *André Gide, son œuvre, portrait et autographe*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1979, p.67.

<sup>430</sup> *Ibidem*.

<sup>431</sup> Pierre LIÈVRE, «André Gide», *Le Divan*, Paris, 1927, [www.gidiana.net/lievre.html](http://www.gidiana.net/lievre.html), consulté le 23/6/2013.

<sup>432</sup> François-Paul ALIBERT, «En marge d'André Gide», *Les œuvres représentatives*, Paris, 1930, [www.gidiana.net/alibert.htm](http://www.gidiana.net/alibert.htm), consulté le 9/04/2012.

<sup>433</sup> *Ibidem*.

[...] *Paludes* apparaît comme une satire sociale, de la stagnation sociale, de ces valeurs sociales, dites morales, dont *Les Nourritures* nous donnent la négation lyrique. C'est la comédie du bourgeois [...] <sup>434</sup>.

Pour André Gide, il convient de nier la morale et toutes les valeurs bourgeoises car elles sont axées sur une conception fautive des réalités sociales. Selon Ramond Fernandez, journaliste, écrivain et critique français de l'entre-deux-guerres, né le 18 mars 1894 et décédé le 3 août 1944, certains ouvrages d'André Gide comme *Paludes* et *Les Nourritures terrestres* sont non seulement une critique acerbe des valeurs sociales et morales mais aussi, une négation de ces dites valeurs. Léon Pierre-Quint, de son vrai nom Léopold-Léon Steindecker, ami de Marcel Proust et d'André Gide, critique littéraire, éditeur français, incontournable pendant la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, né le 7 septembre 1895 et décédé le 25 juillet 1958, également traite de cette volonté d'André Gide de rompre avec le conformisme moral. Selon le critique français, l'œuvre littéraire d'André Gide est dominée par le débat moral.

[...] Cependant, paradoxe apparent, le but de Gide, tout au long de sa vie, n'a jamais été autre que de sortir de la morale. " Il ne faut pas de morale ", telle est déjà la conclusion d'André Walter, ou, plus exactement, pas de morale traditionnelle. C'est que Gide a cherché à atteindre, au-delà d'elle, un état de gratuité, où l'individu puisse vivre léger, disponible, détaché de ce perpétuel souci du devoir <sup>435</sup>.

En d'autres mots, dans l'œuvre d'André Gide, l'on note une volonté de nier la morale. Pour André Gide, l'on doit rejeter la morale bourgeoise. Il propose une vie détachée de toute obligation morale. Par ailleurs, à l'instar de certains critiques littéraires, Léon Pierre, souligne que le refus des normes admises est le fil conducteur de l'œuvre d'André Gide. Il précise à cet effet que le but principal d'André Gide, tout au long de sa vie, était de rompre avec le conformisme moral: « "Il ne faut pas de morale", telle est déjà la conclusion d'André Walter, cet état de suprême gratuité a représenté, pour Gide, l'aboutissement d'une nouvelle éthique, l'éthique individualiste » <sup>436</sup>. En effet, l'objectif principal d'André Gide, dans son œuvre a toujours été de refuser toutes contraintes extérieures. C'est ce qui explique sa détermination à se détacher des normes morales et des valeurs sociales qu'il juge contraignantes. Il cherche donc une morale plus libre:

---

<sup>434</sup> Fernandez RAMON, *Gide ou le courage de s'engager*, textes réunis, suivis d'une notice bio- bibliographique, par Claude Martin, <http://www.gidiana.net/ramon.htm>, consulté le 9/3/2014.

<sup>435</sup> Léon Pierre QUINT, *André Gide, l'homme, sa vie-son œuvre. Entretiens avec Gide et ses contemporains*, 1952, <http://www.gidiana.net/quint.htm>, consulté le 23/4/2013.

<sup>436</sup> *Ibidem*.



Poussé à faire la critique de la morale traditionnelle, il a été conduit à la psychologie, qui elle-même, l'a mené à une morale plus dégagée. C'est également de l'observation de la voie psychologique qu'il a tiré les grandes lois de son art. Ainsi, morale, psychologie, art ne sont chez Gide que les aspects d'une même démarche de l'esprit<sup>437</sup>.

Ainsi, l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide se présente comme une critique de la morale traditionnelle. L'auteur conclut que « c'est ce contraste moral, cette fluidité trompeuse, cette blancheur inquiétante qui font unique l'écriture de Gide »<sup>438</sup>.

Par ailleurs, au cours du soixantième anniversaire d'André Gide, une enquête est menée pour savoir la portée morale ou non de l'œuvre romanesque d'André Gide. C'est le 15 avril qu'Hector Talvart, l'un des écrivains majeurs de l'entre-deux-guerres, membre de l'Académie des Belles-Lettres, essayiste et critique français, né 1880 et décédé en 1959, auteur d'œuvre traitant de la morale telle que, *Réflexions morales sur la mode, l'amour et l'épiderme des femmes*<sup>439</sup>, décide de répondre à cette même enquête sur André Gide. Tout comme ses prédécesseurs, il fustige la volonté d'André Gide de rompre avec les valeurs morales bourgeoises:

Gide, toute analyse, toute inquiétude, tout scrupule, ne peut représenter ni un maître de pensée, ni un suscitateur d'idées, ni même un initiateur de voluptés. Tout au plus apparaît-il comme un pécheur contraint, un maître d'asepsie intellectuelle et une âme qui ne cesse de se fragmenter dans la subtilité, de l'accidentel<sup>440</sup>.

François Porché insiste également sur le caractère néfaste des idées immoralistes défendues par André Gide:

Je ne crois pas qu'André Gide exerce une grande influence chez nous ni autre part, parce qu'il est très intelligent, mais d'une intelligence sans chair, ni sève et je me réjouis que cette influence soit en fait très restreinte, car elle serait fort pernicieuse à beaucoup<sup>441</sup>.

Pour François Porché, poète, dramaturge, critique littéraire et écrivain français, né le 21 novembre 1877 et décédé le 19 avril 1944, André Gide est un anticonformiste moral. Il se présente ainsi comme un auteur dont les écrits suscitent la rébellion contre les normes préétablies comme le déclare Gonzague Truc, le 15 avril 1930:

---

<sup>437</sup> *Ibidem*.

<sup>438</sup> Léon Pierre QUINT, *André Gide, sa vie, son œuvre*, Paris, Stock, 1932, p.188.

<sup>439</sup> Talvart HECTOR, *Réflexions morales sur la mode, l'amour et l'épiderme des femmes*, Paris, Goulet, 1926.

<sup>440</sup> Talvart HECTOR, « Enquêtes sur André Gide », *Latinité, Revue des pays d'occident*, [en ligne], [www.gidiana.net/latin.htm](http://www.gidiana.net/latin.htm), consulté le 10/2/2014.

<sup>441</sup> François PORCHÉ, « André Gide défenseur de l'Occident? » in *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.47.



Je ne puis à propos de votre enquête sur les 60 ans de M. Gide que vous résumer en deux mots ce que j'ai trop dit: Il s'élève-de siècle en siècle-des écrivains en qui semble s'incarner l'esprit de désordre et de dissolution, doués d'ailleurs parfois de talent ou de génie et d'autant plus néfastes qu'ils en ont davantage. Ainsi J.-J. Rousseau et, plus proche mais de même espèce, M. André Gide. Il suffirait déjà je crois, pour les condamner l'un et l'autre, de cet autre rapprochement<sup>442</sup>.

L'anticonformisme moral dans l'œuvre romanesque d'André Gide est perçu par « l'esprit de désordre et de dissolution » qu'il revendique. Selon Gonzague Truc, André Gide est un écrivain qui a largement contribué à la déconstruction des normes morales au XX<sup>ème</sup> siècle.

Alfred Mortier, journaliste et écrivain français né en 1865 et décédé en 1937, dans une lettre écrite le 12 avril 1930, répond à cette enquête sur André Gide. Voici en quelques mots, la réponse qu'il donne:

Excusez –moi, et dispensez-moi de répondre à votre enquête sur Gide, pour bien des raisons. Vous demandez, sans vivre, si l'enseignement de l'apôtre du gidonisme est de nature à former l'honnête homme des temps modernes. On peut dire que vous n'avez pas peur<sup>443</sup>.

À travers, le terme « peur », l'auteur montre qu'il faut que l'on prenne conscience que l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide représente un réel danger pour tout le monde. C'est ce qui explique l'état affectif qui marque Alfred Mortier.

Toujours dans cette même revue, en plus des allemands, l'écrivain luxembourgeois, poète et écrivain dramatique Nicolas Welter, par ailleurs, Ministre de l'Instruction Publique du Luxembourg pendant les années troubles et agitées de 1918 à 1921 n'a pas voulu rester en marge de cette critique. Son intervention s'articule autour de la portée morale des œuvres d'André Gide. Il révèle que cette apologie du non conformisme moral dans l'œuvre d'André Gide peut également avoir des conséquences négatives sur la jeunesse:

J'ai lu les principales œuvres de Gide; je sais qu'il exerce la plus grande influence sur la jeunesse protestante de Suisse et d'Allemagne; je juge cette influence très dangereuse, car je ne voudrais pas de lui comme directeur de conscience. C'est un esprit complexe, froid, mais aigu, un amoraliste, s'il est permis d'user de ce mot peu français, un amoraliste littéraire et troublant. [...]. Il me faudrait relire Gide, dont *Les Faux-monnayeurs* m'ont laissé froid [...]<sup>444</sup>.

Cette citation de Nicolas Welter, nous invite à examiner attentivement la différence entre l'amoralisme, l'immoral et l'immoraliste. En fait, pour ce dernier, André Gide à cause

---

<sup>442</sup> *Idem*, p.48.

<sup>443</sup> *Ibidem*.

<sup>444</sup> *Idem*, p.18.

de son influence négative est un pervertisseur de la jeunesse. La question qui se pose à nous est pourquoi Nicolas pense qu'André Gide n'est pas un immoral, un immoraliste mais plutôt un amoraliste? À y regarder de plus près, on s'aperçoit que Nicolas Welter présente André Gide comme une personne qui n'a aucune notion de la morale, comme un ignorant.

En un mot, pour certains critiques la subversion morale dans l'œuvre romanesque d'André Gide se manifeste par l'apologie de l'homosexualité et précisément la pédérastie. C'est donc par la défense des pratiques sexuelles non admises communément que l'auteur de *Corydon* nie les normes morales, culturelles et religieuses de sa communauté. De même, pour certains contemporains et lecteurs d'André Gide, l'immoralisme dans l'œuvre romanesque d'André Gide se perçoit par la négation de la morale courante.

Au vu des travaux qui précèdent tous les contemporains d'André Gide sont unanimes que son œuvre romanesque s'inscrit dans une subversion morale. Il convient à présent de voir comment cette subversion morale est jugée par certains lecteurs et critiques de l'auteur de *L'Immoraliste* qui ne sont pas de la même époque que lui.

### **I.3.3 . Une condamnation de la subversion morale dans l'œuvre d'André Gide par certains critiques et lecteurs qui ne sont pas ses contemporains.**

En ce qui concerne la dimension de la subversion morale contenue dans l'œuvre romanesque d'André Gide, nous avons reconnu également les critiques portés par certains lecteurs de notre époque qui soutiennent qu'il défend des idées immoralistes.

Parmi ceux-ci, nous avons le critique Naomi Ségal qui soutient que l'immoralisme d'André Gide, ne se résume pas à sa volonté de se libérer de la morale chrétienne. Il le dit clairement en ces termes:

Gide n'est pas occupé par le problème de savoir comment libérer son désir homoérotique de l'emprise des interdits religieux, il cherche aussi à résoudre tant bien que mal la contradiction psychologique interne causée par ses désirs sexuels et ses aspirations spirituelles, ses tendances naturelles et les préceptes bibliques qui les réprouvent<sup>445</sup>.

À partir de ces propos, il faut retenir que le but d'André Gide est de renoncer aux interdits moraux défendus par la religion chrétienne. Il veut se révolter contre la pratique comportementale conformiste qu'exigent les enseignements religieux.

---

<sup>445</sup> Naomi SEGAL, *Le Désir à l'œuvre: André Gide à Cambridge 1918, 1998*, Éditions Rodopi B.V., Amsterdam -Atlanta, G.A, 2000, p.212.

En ce qui concerne Pierre Masson, professeur émérite de l'Université de Nantes, directeur du "Bulletin des amis d'André Gide", professeur de littérature française et Directeur du centre d'études gidiennes de l'Université de Nantes, ses critiques visent *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide. C'est dans son étude *À propos des Faux-monnayeurs*, qu'il soutient que l'on assiste à « une perversion généralisée, une falsification complète des valeurs affichées »<sup>446</sup>. Cette négation des normes se perçoit par la plupart des actants dans cette œuvre. C'est le cas de Bernard, l'un des personnages du roman. Dès le début, Bernard découvre et lit une ancienne lettre d'amour adressée à sa mère. Un secret tenu longtemps indique qu'il n'est pas le fils biologique de son père, ainsi Bernard se convainc qu'il n'a aucune obligation morale envers ses parents et il quitte la maison familiale. Aussi, Georges-un autre actant-sujet- vole les lettres incriminatrices de la maîtresse de son père nommé Oscar Molinier. En fait, pour appartenir à l'association des « faux-monnayeurs » que fonde Strouvilhou, les enfants doivent découvrir les secrets honteux de leur famille et les livrer à leurs camarades. Ces secrets honteux ainsi découverts, constituent un motif de chantage pour amener leurs parents à se taire. En un mot, « Il faut que les gosses se compromettent et qu'ils livrent de quoi tenir les parents »<sup>447</sup> en laisse, peut-on dire.

Par ailleurs, l'année 1931, marquait le soixantième anniversaire d'André Gide. Cet événement était pour beaucoup d'écrivains étrangers, l'occasion de se pencher sur l'œuvre d'André Gide. Or,

les soixante ans d'écrivains notoires tels que Maurras et Claudel, par exemple, jamais ne suscitèrent hors de la France un pareil intérêt, il y a lieu, semble-t-il, de rechercher si la manifestation dont André Gide a été l'objet répond à l'influence réelle qu'il exerce sur son temps<sup>448</sup>.

Au cours de cette enquête les intervenants doivent répondre à cinq questions. Ce sont:

- 1-En quoi consiste, pour vous la personnalité de Gide?
- 2-Quelle influence a-t-il exercé ? Éventuellement sur vous?
- 3-En quoi consiste le caractère universel, pour ne pas dire la catholicité, de Gide, à l'heure actuelle?
- 4- S'il est constant que l'honnête homme, jusqu'à la Révolution, fut de formation romaine, l'enseignement de Gide est-il de nature à former l'honnête homme des temps nouveaux?<sup>449</sup>

---

<sup>446</sup> Pierre MASSON, *Lire Les Faux- Monnayeurs*, Lyon, Presses Universitaires de Limoges, 1990, p.68.

<sup>447</sup> André GIDE, *Les Faux-monnayeurs* (3), dans *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958, p.1147.

<sup>448</sup> Enquête sur André Gide, *Latinité, Revue des pays d'occident*, janvier- avril 1931, tome VII. Mise en ligne sur [http:// www.gidiana.net /latin.htm](http://www.gidiana.net/latin.htm), consulté le 12/4/2013.

<sup>449</sup> *Idem*, p.1.

Entre 1929 et 1930, la revue *Latinité* fait une enquête qui traite de l'influence qu'exerce l'œuvre littéraire gidienne sur les écrivains étrangers et la portée morale afin de déterminer en quoi consiste le caractère universel d'André Gide. C'est un an plus tard, en 1931, que cette revue publie les résultats des différents critiques étrangers. Afin de montrer leur impartialité, la revue décide de ne porter aucun commentaire ni aucun changement sur les propos recueillis. Parmi ces critiques, nous avons des italiens, des français et des allemands.

La plupart des écrits des critiques étrangers vis-à-vis d'André Gide tournent autour de la portée morale. Ainsi, de cette enquête, nous retenons que ceux qui portent un jugement moral sur la vie et l'œuvre d'André Gide, en l'occurrence certains critiques allemands comme Max Rychner, entre autres, font mention des récits immoralistes d'André Gide. Cet allemand est par ailleurs critique, essayiste, traducteur de Paul Valéry et directeur d'une revue allemande, *La Neue Schweizer Rundschau*. Selon lui, pour éviter de se conformer aux valeurs morales, André Gide

a posé d'une façon toute neuve la question de l'homme; il a opposé la psychologie à la biologie, la civilisation à l'existence primitive, la foi élémentaire à la l'incroyance élémentaire. [...]; les rapports entre l'âme, l'esprit et le corps lui sont mieux connus qu'à la plupart dans leur détail et leur caractère énigmatique<sup>450</sup>.

L'opposition est l'une des stratégies qu'André Gide utilise pour s'inscrire dans l'immoralisme. Il oppose certains termes tels que la culture et la nature voire à l'existence sans norme, la foi chrétienne à l'incrédulité et surtout l'âme, l'esprit et le corps. En d'autres termes, ce qu'André Gide proclame, selon Max Rychner, c'est « [...] de la liberté qui influe et influencera puissamment la jeunesse. La liberté à l'égard des conventions rigides [...]»<sup>451</sup>. Ainsi, l'œuvre d'André Gide proclame une liberté totale envers les normes qu'il juge trop austères.

De plus, l'allemand Otto Zarek, auteur de plusieurs textes théâtraux, s'est très tôt préoccupé des problèmes sexuels et sociaux. Ce dernier a participé à cette enquête. Selon lui, André Gide représente l'auteur le plus sceptique du XX<sup>ème</sup> siècle. La citation suivante, confirme ses dires:

On a souvent comparé Gide à Proust; on a même affirmé qu'il avait été influencé par Proust. C'est là (dans l'École des Femmes) que le parallélisme se montre clairement. Il importe de constater ce parallélisme comme manifestation indépendante. L'esprit français au tournant du XX<sup>e</sup> siècle incline au

---

<sup>450</sup> *Idem*, p.11.

<sup>451</sup> *Idem*, p.12.

scepticisme. André Gide est l'apôtre, le plus original, le plus indépendant de la philosophie qui nie la vie dans le roman<sup>452</sup>.

Le critique présente André Gide comme un écrivain qui a une défiance envers les opinions et les valeurs reçues. Ce scepticisme attribué à André Gide se manifeste par son indifférence à la morale religieuse. Ainsi, André Gide en bafouant les bienséances et la morale établie s'élève contre certaines valeurs sociales et prône l'immoralisme. En traitant André Gide de sceptique, il montre que son immoralisme ne consiste pas seulement à récuser les systèmes de valeurs établies car il est aussi un véritable militant anti-axiologique. C'est dans cette optique que dans l'œuvre d'André Gide, en l'occurrence: *Les Nourritures terrestres* et *L'Immoraliste*, des sujets comme Ménélaque et Michel suggèrent que l'on fasse table rase des valeurs ou des contraintes sociales. En somme, selon Jacques Fontanille:

Puisque les valeurs, les désirs et les conventions sont des "tyrans", des nécessités que l'individu se donne ou reconnaît à l'égard du monde extérieur ou d'autrui, [l'immoralisme, c'est nous qui soulignons] se présente comme libérateur<sup>453</sup>.

L'écrivain viennois Robert Musil dont le premier roman est *Les Errements de l'élève Törless*, confirme l'anticonformisme moral dans l'œuvre d'André Gide en précisant que: « le calcul moral est chez Gide essentiellement défensif (en se servant de termes religieux, on pourrait le nommer scrupuleux et protestant plutôt que catholique) »<sup>454</sup>. Ce qui revient à dire qu'André Gide se présente comme quelqu'un dont l'œuvre s'érige contre la morale.

Vladimir Raffel, un jeune étudiant en médecine à l'Université de Montpellier, n'a pas voulu rester en marge de cette dénonciation des valeurs admises communément dans l'œuvre d'André Gide. Il fustige la distance que prend l'œuvre d'André Gide à l'égard des normes morales. Il a publié des *Contes Corporels, des Contes électriques, des Contes pathétiques, des Contes dansants* et un roman *Le Marchand de sympathies*. Ce dernier, afin de montrer l'immoralisme dans lequel s'inscrit l'œuvre d'André Gide, affirme de prime abord: « J'ai lu, il y a longtemps, *La Porte étroite*. À cette époque, André Gide se confondait pour moi avec la doctrine de Nietzsche »<sup>455</sup>. L'auteur indique que tout comme Friedrich Wilhelm Nietzsche nie Dieu, André Gide aussi dans *La Porte étroite* se moque des valeurs religieuses. De plus, il qualifie André Gide par des termes péjoratifs tels que « libre pensée, libéralisme, éthique,

<sup>452</sup> *Idem*, p.13.

<sup>453</sup> Jacques FONTANILLE, « Le cynisme, du sensible au risible », [www.unilim.fr/pages-perso/jacques.fontanille/Textes-pdf/Acynisme.pdf](http://www.unilim.fr/pages-perso/jacques.fontanille/Textes-pdf/Acynisme.pdf), p.6. Consulté le 13 septembre 2014.

<sup>454</sup> Enquête sur André Gide, *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.17.

<sup>455</sup> *Idem*, p.22.

recherche des plaisirs d'ici-bas [...] »<sup>456</sup>. Tous ces mots renvoient au champ lexical de l'anticonformisme ou du refus de la morale bourgeoise dans l'œuvre gidienne. La recherche des « plaisirs d'ici bas » témoigne de la volonté d'André Gide de nier la morale religieuse.

Les critiques italiens n'ont pas voulu rester en marge des critiques étrangers vis-à-vis d'André Gide. L'un des premiers à intervenir est Lorenzo Gigli. Même s'il admire l'œuvre d'André Gide, il porte une critique sévère sur l'apostolat d'André Gide pour sa liberté de pensée et sa négation des valeurs morales:

[...] j'ai relu, dans Les " *Morceaux choisis*" de Gide [...]. Je n'ai pas besoin d'en appeler à Massis pour conclure que les causes toujours défendues par Gide la visière levée sont les plus malsaines et les plus funestes. [...]. Mais j'ai toujours jugé erroné et nuisible son apostolat pour la liberté de pensée de l'artiste, poussée aux conséquences extrêmes, par le truchement de l'art<sup>457</sup>.

Les adjectifs qualificatifs « malsaines » et « funestes » expriment des idées immoralistes prônées dans l'œuvre d'André Gide. Pour ce dernier, l'œuvre romanesque d'André Gide a toujours défendu le conformisme moral.

Luigi Tonelli, écrivain italien est un fécond critique et l'auteur de plusieurs œuvres. Il a un ouvrage sur Pétrarque et l'auteur d'une étude sur l'esprit français contemporain. Il aborde dans le même sens que Lorenzo Gigli. Il pense que l'influence exercée par André Gide sur la jeunesse est dangereuse. Il porte un regard sur la personnalité d'André Gide en déclarant:

Je crois que la personnalité de Gide consiste, surtout, en un égocentrisme exaspéré, au-delà du bien et du mal [...] moins au-delà du bien et du mal traditionnels, c'est-à-dire romains, classiques, catholiques<sup>458</sup>.

Pour cet auteur, André Gide propose que l'on vive sans tenir compte des limites imposées par la morale bourgeoise. Il révèle que l'œuvre d'André Gide déconstruit la notion du bien et du mal de l'actant collectif.

Alberto Consiglio, l'une des figures prééminentes des critiques italiens de l'après guerre fait partie de ceux qui sont capables de parler de la littérature française de la façon la plus subtile possible. Il a déjà à son actif plusieurs productions littéraires sur André Gide. D'abord, ce critique révèle que l'œuvre d'André Gide manifeste une volonté intense

---

<sup>456</sup> *Idem*, p.24.

<sup>457</sup> *Idem*, p.25.

<sup>458</sup> *Ibidem*.

d'influencer les lecteurs. Selon cet auteur, Friedrich Nietzsche et André Gide sont tous deux des personnes qui ont produit des œuvres immoralistes:

La fonction de Gide semble analogue à celle de Nietzsche. Elle est particulièrement importante par le fait qu'elle n'agit pas dans une sphère spécialement philosophique, mais sur un plan humain et empirique où l'esprit peut se servir des expériences les plus négligeables. Gide n'est pas le créateur d'un homme nouveau, mais le liquidateur de tout un monde, le préparateur d'une plate-forme sur laquelle s'élèveront les constructions futures<sup>459</sup>.

Pour Alberto Consiglio, c'est aux valeurs humaines telles que la morale et la religion qu'André Gide s'oppose. À lire le critique littéraire susmentionné, c'est surtout des œuvres comme *Corydon*, *Si le grain ne meurt* et *Ne jugez pas* qu'André Gide manifeste véritablement son immoralisme:

Qu'il suffise de rappeler *Corydon*, *Les Faux-monnayeurs*, *Si le grain ne meurt*, *L'école des femmes*, *Ne jugez pas*. Le libre penseur qui avait conçu un domaine supérieur confondant le bien et le mal sans les opposer rigidement et les faisant contribuer à l'évolution fatale, comme les deux termes d'un contraste destiné à se résoudre, découvre soudain, que ce domaine n'est que le plan inférieur des anciens hérétiques qui adoraient le principe du mal comme nécessaire et intégrant du principe divin<sup>460</sup>.

En d'autres termes, le non conformisme moral des œuvres d'André Gide se perçoit par sa détermination à ne plus distinguer le bien et le mal ou de ce qui est interdit ni de ce qui est permis. Il révèle que l'homme doit agir librement sans contrainte extérieure.

Toujours dans cette enquête, quelques français sont interrogés sur la portée non morale de l'œuvre d'André Gide. Selon Richard Jean « la personnalité d'André Gide, à elle seule, justifierait l'intérêt d'une pareille révision des valeurs »<sup>461</sup>. En d'autres termes, André Gide refuse la validité des valeurs communément admises. Abordant dans le même sens, Louis Dumur préfère décrire l'évolution morale d'André Gide. Il montre le processus qui favorise le passage d'André Gide, d'un être moral à une apologie de l'immoralisme: « Gide a tué en lui le grain de son passé, de son éducation, de son protestantisme, de ses scrupules, de sa conscience »<sup>462</sup>. Ce que ce critique reproche à André Gide, c'est le refus de la morale chrétienne, de sa culture et de son éducation austère. Pareillement, Camille Mauclair porte une critique moralisante sur l'œuvre d'André Gide. À ce propos, il écrit:

Je me bornerai à dire que je le tiens pour le plus " mauvais maître " de ce temps de chute morale, par un agent de corruption d'autant plus dangereux qu'il a un très grand talent littéraire et une langue très pure. [...] Il a contribué avec une froide et tenace préméditation, à pourrir beaucoup d'âmes de jeunes gens.

---

<sup>459</sup> *Idem*, p.27.

<sup>460</sup> *Idem*, p.28.

<sup>461</sup> *Idem*, p.39.

<sup>462</sup> *Idem*, p.43.



On peut vraiment le définir par le titre d'un des ouvrages de feu Guillaume Apollinaire, autre porteur de bacilles intellectuels: " *L'Enchanteur pourrissant*". Et l'apostolat de *Corydon* est encore moins grave que la sorte de malaise stérilisant que M. Gide a répandu partout<sup>463</sup>.

Même si le critique loue le talent littéraire d'André Gide, il déprécie par contre son immoralisme dans lequel il attire la jeunesse. Selon lui, André Gide est l'un des responsables de la chute morale que l'on observe dans la société. À travers le groupe nominal « un agent de corruption », il déclare qu'André Gide persuade la jeunesse à agir contre les normes morales.

C'est dans cette même optique que s'inscrit l'écrivain André Rouveyre, auteur de plusieurs livres sur André Gide tels que *Le contemporain capital, Le reclus et le retors*<sup>464</sup>, entre autres. Il reproche à André Gide d'être celui qui veut persuader un grand nombre de personnes à refuser de se conformer à la morale: « L'influence qu'il a exercée n'a été pour lui que le fait d'un jeu. Il fait grouiller les gens pour se bien convaincre qu'il ne fait point partie de leur agglomération »<sup>465</sup>. Le critique veut démontrer qu'André Gide se présente comme un sujet individuel qui refuse toutes les valeurs communes. De plus, dans la revue *Latinité*, François Porché écrit un article intitulé: « André Gide défenseur de l'occident? ». Selon le critique,

[...] en Occident, comme ailleurs, il y a deux grandes classes différentes d'esprits: d'une part, ceux qui, soucieux avant tout de préserver l'ordre établi (quand ils ne veulent pas nous ramener vers un ordre antérieur), se font un devoir d'accepter sans discussion tous les préjugés confondus dans la masse des traditions; d'autre part, ceux qui prétendent réviser constamment la table des valeurs morales. Il est clair que Gide appartient à la seconde catégorie. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne lui soit pas arrivé de se tromper dans ses propres révisions jusqu'à déployer de grandes ressources dialectiques pour nous faire partager ses erreurs. Mais ce qu'il m'importe ici de noter, ce n'est point la rectitude, souvent en défaut, de ses jugements personnels, c'est son penchant à ne jamais admettre que quoi que ce soit au monde puisse échapper à ses enquêtes, c'est le ferme propos, la rage, si l'on veut, qu'il a de faire à toute chose son procès<sup>466</sup>.

Au sens où l'entend François Porché, l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide se définit comme un esprit de libre examen dont le but est de remettre sans cesse en question la table des valeurs morales. Il présente André Gide comme un réformateur. Bref, même si l'immoralisme d'André Gide repose sur des conceptions fausses, il est intéressant dans la mesure où il permet de réformer les valeurs. Aussi, le critique s'en prend à Henri Massis qui figure parmi les critiques littéraires les plus violentes contre André Gide:

---

<sup>463</sup> *Idem*, p.45.

<sup>464</sup> André ROUYEYRE, *Le Reclus et le Retors, Gourmont et Gide*, Paris, Grès, 1927.

<sup>465</sup> Enquête sur André Gide, *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.46.

<sup>466</sup> *Idem*, p.53.

Certainement, le protestantisme offre deux aspects opposés: l'un, pratique et qui est la Règle, une montagne de règles, tout un système de *défenses* que Massis, objectivement, étant donné son dessein, n'avait pas le droit d'ignorer. L'autre, purement intellectuel, pour ainsi dire, de principe, et qui est l'esprit critique. C'est évidemment cet esprit-là que Gide représente: l'individualisme protestant, perpétuellement en travail de tout examiner et, par conséquent, de tout dissocier. [...] Ne soyons pas aveugles, et, surtout s'il s'agit, un jour, de recenser toutes nos forces, ne prononçons pas d'exclusion, encore moins d'anathème. L'individualisme irréductible d'André Gide, son indépendance intellectuelle sont des valeurs positives, considérables en Occident<sup>467</sup>.

Cet auteur défend André Gide en le présentant comme un protestant non pas pratiquant puisqu'il refuse de se conformer à la morale chrétienne. Et, il finit par conclure que l'individualisme prôné par André Gide est une valeur morale. Alors que, dans son article intitulé « André Gide », Jean Tenant montre que cette louange de l'individualisme d'André Gide qu'expose, éloquemment, François Porché, n'a aucun rapport avec la question posée par *Latinité*. Le critique précise qu'« on s'y est attardé pour montrer le degré d'insignifiance et de misère intellectuelle où est tombée, chez nous, la presse qui tient lieu, pour " le grand public", d'éducatrice et d'éclaireuse"»<sup>468</sup>. Pour ces diverses raisons, Jean Tenant propose d'opposer « à ces balbutiements, les fermes critiques que la pensée catholique et la raison traditionnelle ont su dressé devant les monstres de la pensée gidienne »<sup>469</sup>.

L'une des critiques les plus acerbes contre André Gide est celle d'Henri Massis. Il est critique littéraire, essayiste politique, historien de la littérature et l'un des créateurs de deux revues: *Roseau d'or* et *la Revue universelle*. Bien avant cette enquête, Henri Massis formulait déjà des critiques corrosives contre l'œuvre d'André Gide dans des ouvrages comme *Jugements II*<sup>470</sup> et plusieurs articles, entre autres. Sa critique portant sur l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide se trouve dans la revue *Latinité*, précisément dans l'article intitulé " André Gide" rédigé par Jean Tenant. Henri Massis, comme d'habitude, n'a pas manqué de porter une critique acerbe voire cruelle et décisive sur l'œuvre d'André Gide. Il n'a pas pu s'empêcher d'exprimer sa colère et sa surprise. Chaque fois qu'un critique s'en prend à André Gide, les amis de ce dernier et paradoxalement, André Gide lui-même, se réfèrent à Henri Massis pour l'appréciation de ses jugements. Afin de mieux expliquer l'immoralisme que l'on observe dans l'œuvre *gidienne*, Henri Massis prend soin de définir son sujet en l'énonçant au préalable. Ainsi, il écrit:

---

<sup>467</sup> *Idem*, p.54.

<sup>468</sup> Jean TENANT, « André Gide », » in, *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.57.

<sup>469</sup> *Idem*, p.58.

<sup>470</sup> Henri MASSIS, *Jugements II: André Gide, Romain Rolland, Georges Duhamel, Julien Brenda*, Librairie Plon- Nourrit, 1924.

Ce mélange de moralisme et d'anarchie, de rigueur protestante et d'ivresse nietzschéenne, donne à l'œuvre où M. Gide se raconte sur un ton modéré de confessionnal, le plus étrange aspect. Sa direction naturelle, - celle que prend sa pensée quand elle s'abandonne à son penchant – et il n'arrive pas à se persuader que ce ne soit la meilleure, l'incline vers l'anarchie, vers cette force désagrégante par quoi l'individu tend à se dissocier, à se risquer, à se jouer, à se perdre. Il ne la ramène vers l'ordre que par l'effort de la raison pour en faire œuvre d'art. Et c'est à cela que nous devons cet anarchisme guindé, contraint, ce puritanisme esthétique jeté sur un fond inavouable<sup>471</sup>.

En d'autres termes, le passage ci-dessus représente un tout petit résumé qu'Henri Massis fait de la critique anti-gidienne. Ainsi, le raisonnement et l'esprit d'André Gide semblent être corrompus. Quant à ceux qui prétendent qu'André Gide est un chrétien, Henri Massis s'adresse directement à l'immoraliste:

Que M. Gide se rassure, un chrétien, un homme, digne du nom d'homme, ne se sent jamais pris dans une morale admise et d'usage courant. Il n'y a pas de sainteté toute faite, disait Saint-François de Sales; il n'y a pas davantage d'humanité toute faite. Il a fallu des siècles à l'homme pour élaborer l'homme, et bien que le modèle soit connu, quel long effort chaque humain ne doit-il pas accomplir pour tenter de le réaliser en lui-même? Il n'y faut rien de moins que sa vie personnelle tout entière, et ce n'est pas plutôt parce qu'il est difficile d'y atteindre qu'on en voit tant se détourner vers ce qui ne leur laisse rien qu'une ample liberté de mourir<sup>472</sup>?

Henri Massis s'attaque à André Gide en affirmant que la morale religieuse n'est pas une contrainte pour le véritable chrétien car c'est elle qui permet à l'homme de devenir meilleur. De plus, Jean Tenant ne manque pas de fustiger à nouveau l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide de manière explicite:

L'immoralisme d'André Gide consiste en ceci: Tenter le cœur, l'âme et l'intelligence, en leur montrant l'infinité des voies offertes hors des lignes tracées, connues, éprouvées, permises, en disant à l'homme: "Ton plein épanouissement est au prix de cette aventure exaltante et périlleuse". C'est le conseil du Malin au premier couple: "Vous serez comme des dieux".<sup>473</sup>

En quelques lignes, l'immoralisme, dans l'œuvre d'André Gide, se présente comme une stratégie manipulatrice. Son but est de convaincre les individus à renoncer aux valeurs communément admises. C'est la raison pour laquelle Jean Tenant déclare que « l'immoralisme gidien exclut tout repos dans la certitude »<sup>474</sup>. Son immoralisme est donc le fruit d'incessantes interrogations sur la valeur de la morale, de la culture, de l'éducation et même de la famille. Tenant Jean conclut sa critique de l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide en ces mots:

---

<sup>471</sup> Jean TENANT, « André Gide » in *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.58.

<sup>472</sup> *Idem*, p.59.

<sup>473</sup> *Ibidem*.

<sup>474</sup> *Ibidem*.

On ne saurait mieux montrer le vice essentiel de l'immoralisme gidien: une hypocrisie audacieuse au service de la plus grande lâcheté et d'un insatiable appétit de jouissance [...] Il invite [...] au vagabondage.<sup>475</sup>

Pour cet auteur, l'immoralisme d'André Gide conduit à l'errance. Effectivement, nous reviendrons sur cette thématique dans la troisième partie de notre analyse de l'immoralisme dans l'œuvre romanesque d'André Gide.

Sur le fond de l'œuvre gidienne, la plupart des critiques de la revue *Latinité* sont sévères. Leurs appréciations sont en majorité violentes et portent particulièrement sur la portée non morale de son œuvre littéraire. De même, Pierre Lièvre reproche à André Gide d'exposer des idées immoralistes dans son œuvre. Jugeons-en par ces propos:

[...] nous rangeons l'œuvre d'André Gide parmi ces choses que leur fin corrompt en leur entier et jusque dans leur source. C'est une boisson où l'on ne veut plus goûter parce que sa dernière gorgée laisse une saveur horrible. C'est le souper romantique au terme duquel l'avertissement criminel fait oublier tous les préalables plaisirs qu'il procure: vous êtes empoisonnés, Messieurs<sup>476</sup>.

Le critique littéraire, Pierre Lièvre, montre qu'en faisant l'éloge des pratiques comportementales anticonformistes, l'œuvre d'André Gide se présente comme un moyen de corruption des bonnes mœurs. Dans l'un de ses articles, Pierre Lièvre critique l'immoralisme gidien et conçoit l'acte gratuit comme « Démoralisant, l'acte gratuit démoralise »<sup>477</sup>. Il s'interroge alors:

Faut-il donc supposer que M. Gide se complaise à démoraliser? Le plaisir du débauché, dit-il quelque part, est de débaucher. Homme que ses écrits font paraître d'une extrême perversité, son plaisir pourrait bien être de pervertir<sup>478</sup>.

Les termes, « démoraliser, débaucher et pervertir », forment le champ lexical de l'immoralisme prôné par André Gide. Pierre Lièvre présente André Gide comme une personne qui exhorte à travers ses œuvres et, à ses lecteurs à ôter le sens moral. Son but est de les détourner de leurs devoirs moraux et de les entraîner ainsi dans des pratiques comportementales immoralistes.

---

<sup>475</sup> *Idem*, p.60.

<sup>476</sup> Pierre LIÈVRE, «André Gide», *Le Divan*, numéro 13, juillet- août 1927, p. 35.

<sup>477</sup> *Idem*, p.36.

<sup>478</sup> *Idem*, p.38.

Enfin, Ramon Fernandez pense que l'œuvre d'André Gide s'inscrit dans l'anticonformisme parce qu'il revendique des pratiques comportementales immoralistes. A ce propos il écrit:

De ce point de vue, Gide est un auteur inquiétant [...] Son influence est libératrice: il a voulu secouer le joug de la famille, le joug social. Son effort de libération allait dans le sens de la vie, celle-ci était considérée comme une valeur vers laquelle on tend, et non comme une valeur que l'on possède et dont on part. Gide n'a pas formulé de morale positive. Son travail dans le domaine moral, est analogue à la partie négative du travail de Descartes. Il a appris aux gens à se débarrasser d'une scolastique et ouvert la voie vers une vie féconde, large et indéterminée<sup>479</sup>.

Effectivement dans l'œuvre d'André Gide, bien que la famille soit omniprésente, elle ne rime pas avec le bonheur. L'auteur montre sa haine à l'encontre de cette structure sociale. Il note: « Familles, je vous hais! Foyer clos; portes refermées; possessions jalouses du bonheur »<sup>480</sup>. Selon Alain Goulet, c'est la raison pour laquelle « contrairement aux œuvres de jeunesse où domine un héros solitaire, les " romans " de Gide sont bâtis autour d'une ou plusieurs familles »<sup>481</sup>. Dans *La Symphonie pastorale*, on remarque que le récit tourne autour de la famille du pasteur. Par contre, dans les œuvres comme *Les Faux-monnayeurs* et *Les Caves du Vatican*, il y a plusieurs familles. En un mot, la subversion morale dans l'œuvre d'André Gide se manifeste aussi par la négation de la morale courante.

En somme, nous avons pu voir que la subversion esthétique et morale réalisée par l'œuvre romanesque d'André Gide présente les différentes transgressions qu'elle effectue par rapport aux codes littéraires ou idéologiques mis en place. À ce niveau de notre analyse, il convient de voir quel rapport peut-on établir entre l'immoralisme et le monde sensible?

---

<sup>479</sup> Jean TENANT, « André Gide », » in, *Latinité, Revue des pays d'occident, op.cit.*, p.13.

<sup>480</sup> André GIDE, *Les Nourritures terrestres, op.cit.*, p.232.

<sup>481</sup> Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris: Minard «Bibliothèque des Lettres Modernes», 1986, p.232.